

U d'of OTTAWA



39003002238326



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

FLORIAN

EN VENTE DANS CETTE COLLECTION

Prix de chaque volume, broché. . . . 1 50
— — cart. souple tr. rouges. 2 50

LA FONTAINE, par EMILE FAGUET, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de rhétorique au lycée Janson-de-Sailly, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. Un volume orné d'un portrait et de plusieurs reproductions de Fessard, graveur du XVIII^e siècle. — *Quatrième édition.*

CORNEILLE, par LE MÊME. Un volume orné de deux portraits et de plusieurs reproductions de Gravelot, graveur du XVIII^e siècle. — *Quatrième édition.*

MICHELET, par F. CORRÉARD, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur agrégé de l'Université. Un volume orné d'un portrait et de plusieurs gravures. — *Deuxième édition.*

HOMÈRE, par A. COUAT, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Recteur de l'Académie de Douai. Un volume contenant plusieurs reproductions de Flaxman. — *Deuxième édition.*

FÉNELON, par G. BIZOS, ancien élève de l'École Normale Supérieure, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix. Un volume orné de plusieurs reproductions du temps. — *Deuxième édition.*

VIRGILE, par A. COLLIGNON, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. Un volume orné d'un portrait de Virgile d'après Saint-Aubin, d'un buste d'Auguste, de huit reproductions de Cochin, graveur du XVIII^e siècle, et d'une carte des pays traversés par Enée. — *Deuxième édition.*

VICTOR HUGO, par ERNEST DUPUY, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, Lauréat de l'Académie française. Un volume orné de plusieurs portraits.

PLUTARQUE, par J. DE CROZALS, ancien élève de l'École Normale Supérieure, assesseur du doyen et professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble. Un vol. orné d'un portrait et de plusieurs reproductions de la Bibliothèque Nationale.

MONTESQUIEU, par EDGAR ZÉVORT, ancien élève de l'École Normale Supérieure, recteur de l'Académie de Caen. Un volume orné de deux portraits de Montesquieu et de plusieurs reproductions de la Bibliothèque Nationale.

J.-J. ROUSSEAU, par L. DUCROS, Professeur de Littérature française à la Faculté des Lettres de Poitiers. Un volume orné d'un portrait de J.-J. Rousseau d'après de La Tour et de plusieurs reproductions de Moreau le Jeune et de Le Barbier l'aîné.

BUFFON, par H. LEDASTEUR, ancien élève de la Faculté des Lettres de Paris, agrégé des Lettres, professeur de rhétorique à Lons-le-Saunier. Un volume orné de deux portraits et de plusieurs gravures.

LES CHRONIQUEURS, PREMIÈRE SÉRIE :
Villehardouin — Joinville, par A. DEBIDOUR, ancien élève de l'École Normale Supérieure, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française. Un volume orné de nombreuses reproductions.

Tous les volumes parus ont été honorés d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.





Florian, d'après Choquet.

FLORIAN

PAR

LÉO CLARETIE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE VALENCIENNES

Un beau volume orné de plusieurs reproductions de la Bibliothèque Nationale.

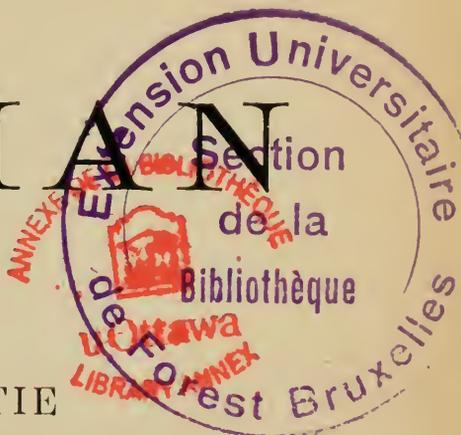


PARIS

H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

—
1888



1938 562

#199

PQ

1985

.F6Z62

1888

29.2

AVANT-PROPOS

On s'étonnera peut-être de voir figurer Florian dans une collection qui n'a jusqu'à présent admis que les plus grands noms de l'histoire littéraire. Sans vouloir grossir à l'excès le mérite de notre aimable auteur, ni le présenter de pair avec Virgile ou Victor Hugo, nous croyons cependant qu'il doit y avoir une place pour Florian, là où on en a fait une à La Fontaine. Si les deux fabulistes ne sont pas égaux, ils se suivent de si près, que le second est assuré de toujours passer à la faveur et à l'ombre du premier.

On lit dans la Biographie nouvelle des Contemporains de Jay, Arnault, Jouy, Norvins, etc., à l'article Florian :

« Ses œuvres complètes ont été réimprimées souvent dans tous les formats, et chacun de ses ouvrages séparément a eu un nombre presque incalculable d'éditions. Peu d'auteurs sont aussi répandus. »

Ceci était écrit en 1822. Depuis, les temps ont un peu changé.

Il serait téméraire de revendiquer aujourd'hui pour

Florian l'intégrité de la gloire dont il jouissait encore il y a quelque soixante-dix ans ; mais il y aurait injustice à l'oublier. Son théâtre, si heureusement renouvelé, si délicieusement inspiré, où se rencontrent avec tant de charme la manière de Sedaine et celle de Marivaux ; ses romans, qu'il suffit de nommer, Estelle, Galatée, Numa, bien qu'ils aient peut-être usurpé la haute place où les a portés l'engouement persistant du public ; ses Fables, petits chefs-d'œuvre dont plus d'un n'est pas indigne de La Fontaine : voilà ses principaux titres à notre souvenir. Ils sont plus que suffisants ; et bien d'autres écrivains sont mieux connus, qui n'en ont point tant.

Il n'est pas jusqu'à sa vie qui ne soit intéressante, sa jeunesse si joliment contée dans les Mémoires d'un jeune Espagnol, et les années qui suivirent, passées au milieu des plus brillantes sociétés de Paris, ou dans les châteaux d'Anet et de Sceaux ; puis sa fin, assombrie, battue par l'orage de la Révolution grondante ; les cachots de la Bourbe ; enfin la mort navrante du poète isolé et désolé au fond de sa petite commune de Sceaux-l'Unité.

Voilà plus qu'il n'en faut pour justifier une étude, sans doute très rapide, des OEuvres de Florian, et pour assurer le droit de vivre à un talent d'autant moins robuste qu'il est plus gracieux et plus aimable.

LÉO CLARETIE.



LES PREMIÈRES ANNÉES

FLORIAN

CHAPITRE PREMIER.

LES PREMIÈRES ANNÉES.

I. L'Enfance. Florian à Ferney *L'Iliade* en action.

II. Florian Artilleur. Le duc de Penthièvre.

III. Florian *déflorianisé*.

I

Le chevalier de Florian, l'auteur des *Jumeaux de Bergame*, d'*Estelle*, des *Fables*, était proche parent de Voltaire, avec lequel il n'a d'ailleurs aucune autre affinité. Voltaire l'appelait *Florianet*, par amitié d'abord, et aussi pour le distinguer de l'autre Florian, l'oncle de Florianet, le marquis de Florian, qui, s'il occupe aujourd'hui

peu de place dans l'histoire littéraire, en occupe une considérable dans la correspondance du vieux malade de Ferney. Il avait épousé la nièce de Voltaire, M^{lle} Mignot, la sœur de la sensible M^{me} Denis qui tenait le ménage du grand homme. Cette demoiselle Mignot était veuve de son premier mari quand elle devint la tante de Florianet en épousant le marquis de Florian en 1762 (1).

Jean-Pierre-Claris de Florian naquit le 6 mars 1754 au château de Florian, près de Sauve, dans les basses Cévennes. Il ne connut pas sa mère, qui mourut en le mettant au monde. « Jamais, dit-il, je n'ai su ce que c'est qu'une mère. » On peut assurer que s'il l'eût connue, il l'eût rendue heureuse. Un des sentiments que Florian a touchés et dépeints avec le plus de délicatesse et de sincère émotion, c'est l'amour maternel récompensé par l'amour filial. Notons pourtant que Gilette de Salgue était Castellane : ne dirait-

(1) M^{lle} Mignot épousa d'abord M. Fontaine, puis, restée veuve, elle se remaria avec le marquis de Florian en 1762. Elle mourut en 1772. Le marquis se consola en prenant une seconde femme, la veuve d'un original, M. Rillicet, dont Voltaire s'est moqué dans la *Guerre de Genève*. Redevenu veuf, le marquis donna alors à Florianet une troisième tante, M^{lle} Louise Joly. Aussi Voltaire disait-il : « M. de Florian a eu beaucoup de tantes. »

on pas qu'elle transmet avec la vie le goût de l'Espagne à son fils, grand lecteur et imitateur de romans espagnols ?

Florian nous a conté lui-même ses premières années dans un petit livre plein de verve et d'entrain, où il apparaît sous un jour moins factice que dans ses florianesques bergeries, où il semble être plus lui-même : *Les Mémoires d'un jeune Espagnol*. Le récit de sa vie chez son père est trop joli pour ne pas le laisser conter lui-même.

« Mon père, qui me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans ; il me donnait de la poudre, du plomb ; je courais les champs tout seul, tuant fort bien les moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse, et lire quelque livre. Celui qui me plaisait le plus était la traduction de l'*Iliade* d'Homère ; les exploits des héros grecs me transportaient, et lorsque j'avais tué un oiseau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour ; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon (1), j'y mettais gravement le feu, et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de

(1) Patrocle, l'ami d'Achille, fut tué par les Troyens. — Sarpédon, allié de Priam, roi des Troyens, avait été tué par Patrocle.

mon héros fût consumé; alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup. »

Notons en passant ces souvenirs d'enfance. Ils ont leur écho dans la vie de l'homme. Florian acquit un vif sentiment de la nature et du pittoresque au cours de ces promenades solitaires à travers champs, le fusil en bandoulière, enjambant à la suite de son basset les landes et les jeunes oliviers. A cet âge où l'esprit tout neuf encore garde si profondément gravées les premières impressions reçues, il s'imprégnait de l'air pur des prairies, des senteurs champêtres et du grand calme des campagnes qu'il devait si joliment décrire. Et *l'Iliade*, et Sarpédon sur son bûcher? il devait lui rester de ces premières lectures le goût des grandes actions héroïques, des grands récits épiques: il s'essaiera dans ce genre, plus tard; *Gonzalve*, *Numa*, auront leurs batailles homériques; il sera tout prêt pour la lecture et l'imitation des romans chevaleresques, et bien souvent il essaiera de mêler

la note stridente du clairon aux tendres accents de la musette.

C'est pendant qu'il vivait ainsi, tuant des perdrix et brûlant le corps de Patrocle, qu'arriva un jour au château de Florian une lettre du château de Ferney. Le marquis de Florian y appelait son neveu pour le présenter à Voltaire.

Ce fut une vraie joie à Florian, et le jeune chevalier se rappelle avec émotion plus tard cet heureux moment. « Voici, dit-il en le racontant, la première époque intéressante de ma vie. »

Florian et son père arrivèrent à Ferney au mois de juillet 1765. Le jeune enfant fut présenté par sa tante à Voltaire et à son autre nièce, madame Denis, qui faisait les honneurs de la maison.

Voltaire fut enchanté de sa gentillesse, et lui fit tant de caresses que bientôt, nous dit Florian, « il devint celui de sa maison que j'aimais le mieux. » Il y avait chez le jeune adolescent de quoi plaire au vieux malade de Ferney : sa gaieté vive et franche, ses reparties spirituelles, son humeur enjouée, malicieuse, étaient faites

pour lui concilier les bonnes grâces du plus malicieux des gens d'esprit.

« Souvent il me faisait placer auprès de lui à table ; et tandis que beaucoup de personnages, qui se croyaient importants, et qui venaient souper chez Lope de Vega (1) (Voltaire) pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit fut si je savais beaucoup de choses. Oui, Monsieur, lui dis-je, je sais l'*Iliade* et le *Blason* (2). Lope se mit à rire et me raconta la fable du *Marchand, du père et du fils du roi* : cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose. »

¶ Florian, que Voltaire avait baptisé *Florianet*, fit les délices de Ferney, et y commença une existence pleine de charmes. Son père était retourné dans ses terres. Florianet, demeuré à Ferney, y continua son éducation.

« Lope de Vega (Voltaire) avait un aumônier (le Père Adam) pour faire sa partie d'échecs ; cet aumônier avait été jésuite, et savait assez bien le latin ; ma tante le pria de vouloir bien m'en donner les premiers principes. »

(1) Célèbre auteur dramatique espagnol du xvi^e siècle.

(2) Traité de la science héraldique, armoiries, devises, etc.

C'est ce bon curé dont Voltaire disait : « Mon aumônier, qui s'appelle Adam, mais qui n'est pas le premier homme du monde. » Il le prouvait une fois de plus en se laissant prendre à l'innocente duperie de son jeune élève. Celui-ci faisait des thèmes, « et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais par la garde-robe de *Lope* le prier de me *faire ma phrase* ; ce grand homme, que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais ; il me *faisait ma phrase* avec tant de bonté que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite ; l'aumônier trouvait mon thème excellent ; on le lisait dans le salon ; on le montrait comme un petit chef-d'œuvre à *Lope de Vega*, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge. »

N'est-ce pas là un petit tableau charmant ? La figure de Voltaire y apparaît indulgente et douce ; cette connivence malicieuse avec un enfant de dix ans nous le montre sous un jour nouveau, capable, lui aussi, de pratiquer en souriant *l'Art d'être Grand-Père*.

Florianet continuait à lire beaucoup. Notons en passant que tous les jours, à la toilette de sa tante, il venait lire haut le *Télémaque* de Fénelon. On constate plus tard la trace de ces lectures dans le roman de *Numa Pompilius*.

L'*Illiade* n'avait perdu pour lui aucun des charmes qu'il lui trouvait à Florian.

« Mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Vega.

Dans ce jardin il y avait plusieurs carrés de fleurs, et, parmi ces fleurs, les plus beaux pavots du monde élevaient leurs têtes panachées; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas: Voilà des perfides Troyens qui tomberont sous mes coups. »

Ce « regard de côté » est une perle. On voit d'ici le jeune bambin, les bras derrière le dos, longeant sournoisement sur l'allée sablée le parterre de pavots, et proférant avec conviction ses terribles menaces.

« Je donnai à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector. Pour rendre l'illusion complète, je m'étais fait une épée de bois, que

j'imaginai avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots ; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen ; mais, pour mieux suivre la vérité de cette histoire, je ne faisais pas un grand carnage ; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolis cabinets de charmillé : là, je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva : la mort de Patrocle fit courir le fils de Pélée (1) à la vengeance ; je m'arme de ma terrible épée, et malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés et je coupe la tête à mille pavots ; non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xante (2) en fureur veut s'opposer à mon courage, je brave les eaux du Xante, et je fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups.

Déjà Deiphobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Aztéropée est tombé sous mes coups ; le champ de batailles est couvert de morts et de mourants ; ce n'était pas assez : Hector restait, Hector le meurtrier de Patrocle ! le meurtrier de mon ami ! Hector levait une tête superbe et semblait braver ma fureur ; je m'élançai vers lui ; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astyanax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector ; Lope de Vega (Voltaire) parut au moment où j'allais por-

(1) Achille.

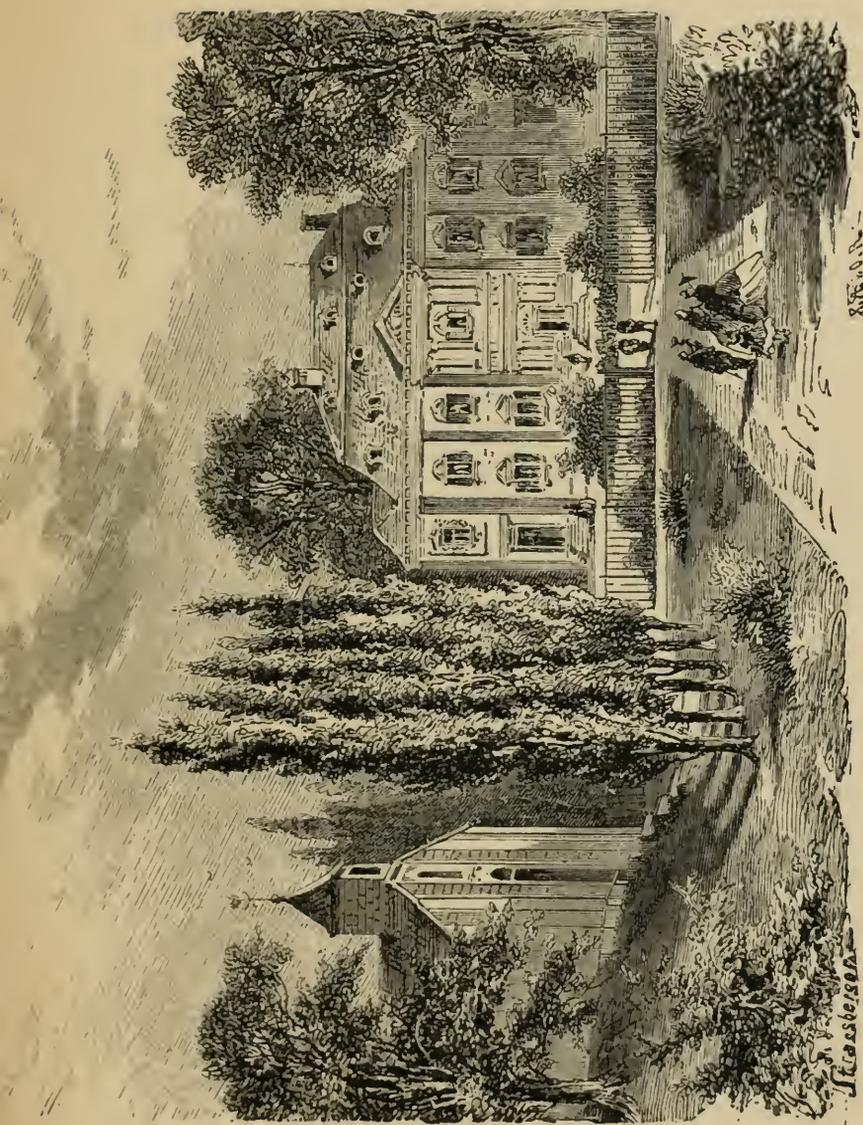
(2) Fleuve près de Troie,

ter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure, coupant la tête à tous les pavots ; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon *Iliade*, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes Scées (1) où Hector devait périr. Lope de Vega (Voltaire) rit beaucoup, et me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam. »

Il y a, dans le récit de ces récréations un peu scolastiques, du mouvement et de l'entrain. Sans doute on sent trop que Florian a voulu écrire *une page*. Le motif était joli. Mais si le naturel y est un peu cherché, un peu factice, on aime à voir Voltaire soutenir ainsi son rôle de grand-père, et laisser en riant saccager ses parterres pour la plus grande gloire d'Achille.

Un des plus gracieux épisodes de ces années de jeunesse est la réception que fit Voltaire à la célèbre actrice Claire de la Tude, connue sous le nom de la Clairon, dans son château de Ferney. Une petite fête fut improvisée le soir. Florianet habillé en berger, accompagné d'une

(1) Portes de la ville de Troie.



Le château de Ferney.

petite bergère rose qui portait une corbeille de fleurs, récita devant la grande artiste une petite bluette dialoguée.

« Ne voilà-t-il pas, dit Sainte-Beuve, dès l'entrée, toute une vie qui se dessine ? Il a commencé par entendre de la bouche de Voltaire une fable de La Fontaine : cette leçon fructifiera. Il joue à l'Iliade, il la traduit en fleurs de pavots, et la fait tenir dans un carré de parterre : cela promet *Numa Pompilius*. Il joue un berger blanc et rose avec sa bergère : c'est commencer déjà l'innocente pastorale d'*Estelle et de Némorin*. »

Mais il fallut quitter Ferney pour Paris, où Florian vécut chez sa tante. Là son éducation fut assez peu soignée. La tante ne se montrait pas difficile sur le choix de ses précepteurs, et si Florian ne devint pas un petit garnement, c'est qu'il avait une excellente nature. Il lui resta pourtant de cette éducation un peu dissipée comme un levain qui fermenta.

II

Florian avait été présenté par son oncle chez le duc de Penthièvre, qui le prit en amitié, le surnomma *Pollichinello* et en fit son page.

Après deux ans de l'état « pagique », Pollichinello fut pris du désir de servir dans l'artillerie (1770). Il avait quinze ans. Il se prépara aux examens de l'école de Bapaume; à force de calculer le solide d'un boulet ou la hauteur des courtines dans l'antichambre des pages, et de tracer sur le parquet, avec de la craie, la démonstration de la vis, il fit rapidement de grands progrès. Il lui arrivait de descendre de cheval pour tracer sur la neige, avec le manche de son fouet, la figure d'une proposition qu'il se rappelait.

Au cours de cette préparation, Florian fit sa sortie de pages pour prendre l'uniforme, dont il fut très fier.

« Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu; je me regardais dans tous les miroirs, j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie. »

A sa sortie de l'école de Bapaume, il revint à Ferney, où il retrouva son père et son oncle. Il chassait et se promenait, en attendant l'effet d'une demande qu'il avait faite pour entrer dans l'artillerie. Le soir, il dirigeait dans la confection de ses devoirs la petite-nièce de Corneille que Voltaire venait d'adopter.

Enfin, comme les nouvelles n'arrivaient pas, Florian et son père partirent pour Paris et allèrent trouver leur protecteur, le duc de Penthièvre.

Au bout d'un mois, Florian obtenait, non pas un grade dans la marine, mais une sous-lieutenance dans la cavalerie au régiment du duc de Penthièvre, en garnison à Maubeuge.

En attendant le jour du départ, il s'occupait à faire ou à copier des chansons, et même, — voilà un aveu bien inattendu de la part de Florian, — à composer un traité de métaphysique.

Mais à Maubeuge même il ne resta pas longtemps. Son père dut le rappeler bientôt, et il revint auprès du duc de Penthièvre, son protecteur. Cette fois, au lieu de lui confier une com-

pagnie en province, il l'attacha auprès de sa personne en qualité de gentilhomme. Florian, se souvenant des longues années passées comme page chez le duc, avait d'abord refusé : « Il y a trop longtemps, avait-il dit, que je suis laquais pour devenir valet de chambre. » Il dut néanmoins accepter, et désormais il ne quittera plus ce mentor austère et paternel, près de qui il vivra tantôt à Paris, tantôt aux châteaux d'Anet ou de Sceaux.

Le duc de Penthièvre a joué dans l'existence de Florian un trop grand rôle et a exercé sur son esprit une influence trop décisive, pour qu'il n'occupe pas une place dans la biographie de son protégé.

Le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse, père du duc de Lamballe, naquit en 1725. Il mourut en 1793. C'est une curieuse figure, et bien originale, qui traverse, austère et grave, un siècle frivole et un monde de plaisirs. Sa silhouette sévère se détache au milieu des mines rieuses qui l'entourent. Sa démarche lente et mesurée contraste avec les folles allures de son temps, les rondes échevelées que mènent

sous les lambris illuminés les bergères de Watteau et les petits maîtres de Marivaux. On dirait un moine, pâle et sévère sous la cagoule rabaissée, passant au fond des jardins qu'embrasent et qu'animent les rires et les girandoles de quelque fête vénitienne. C'est un saint, que ce duc, une âme d'élite, pure, blanche, angélique. Il règne autour de lui une atmosphère de dévotion et de probité qui gagne ceux qui l'approchent. Comment s'étonner de voir Florian, nature sensible et malléable, se former à l'image du pieux duc, quand on peut saisir assez facilement l'influence à distance de cet intègre personnage jusque sur son historien? M. Bonhomme (1) s'est lui-même *penhiévrisé* en nous parlant du duc de Penthièvre. Il exalte avec des enthousiasmes de sermonnaire cet homme dans lequel il estime moins peut-être la vertu que le travail consacré par lui à réunir et ordonner ses curieux documents. Quand nous lisons des phrases comme celle-ci :

« Voyez : le duc et la duchesse sont jeunes et bien portants. Tout fleurit en eux et autour d'eux. De doux

(1) H. BONHOMME, *Le duc de Penthièvre*.

et frais rejetons croissent à l'ombre de leurs vertus. Ils ont des richesses immenses, ils ont la puissance, ils ont la grandeur, et voilà, — ô dérision amère ! — qu'un point noir se forme dans un ciel si pur, et va bientôt envahir l'horizon !... »

Si nous sourions un peu, c'est qu'il nous semble constater le résultat d'un commerce prolongé avec un homme dont ce fut là le langage, dont c'étaient là les habitudes. Le duc parlait et pensait ainsi. Le monde est moins son élément que le monastère. Moine, il l'a presque été quelque temps. Quand sa femme mourut, c'est en allant s'enfermer à la Trappe qu'il se console. Il a toutes les vertus du prêtre, moins le costume. Il est même permis de trouver qu'il les porte souvent un peu plus loin que ne l'exige la plus stricte morale. Il est bienfaisant, et c'est glorieux à lui d'avoir été le bon ange de son pays. Sa journée est irréprochable : lever à neuf heures, prière, toilette « où il se complaisait dans ces mille petits soins qui sont pour le corps ce que la pureté est à l'âme » ; lecture du courrier, travail, déjeuner dont le menu est une tasse de chocolat, audience, messe, lec-

ture du bréviaire, à une heure et demie diner, lecture, méditation pieuse. A cinq heures promenade ; à huit heures, nouvelle méditation dans son oratoire, à neuf heures souper, causeries jusqu'à minuit ; alors prière, lecture spirituelle, et coucher.

Chaque promenade est une occasion de faire quelques aumônes. Il les porte lui-même, à moins qu'il ne les glisse d'une façon anonyme et discrète par les ais mal joints d'une cabane. On nous conte encore l'histoire assez ridicule d'une chasse royale où le roi, pris de court, arrive un soir avec sa suite à l'improviste chez Penthhiève. Il était onze heures du soir. Le duc se présente : il avait autour des reins un tablier de cuisine et à la main une cuiller à pot. Le roi l'avait surpris en train de faire bouillir lui-même la soupe de ses pauvres pour le lendemain.

Il prit comme second dans ses distributions gratuites son jeune protégé Florian. Léon Gozlan a joliment conté cette collaboration bien-faisante.

« Florian portait discrètement les aumônes aux pauvres désignés par le prince, et découverts par lui avec

joie au milieu de ses courses à travers les hameaux et les villages soumis à sa seigneurie de Rambouillet. On peut dire que le duc allait à la chasse aux bienfaits, et que Florian ramassait le gibier. Mais il en fut des bienfaits, au bout d'un certain temps, comme il en est du gibier quand on chasse trop. Le grand seigneur et le poète dépeuplèrent leurs forêts, leurs parcs et leurs réserves. Le pauvre devint rare dans les limites pourtant peu restreintes de Rambouillet. Enfin, plus de pauvres, plus de nécessiteux sous le regard du château. Ils allèrent les chercher plus loin; ils les trouvèrent d'abord, puis les pauvres manquèrent de nouveau. Ils braconnèrent alors où ils purent; mais, obligés de faire usage d'adresse pour ne pas revenir, non les mains vides, mais pleines, ils se turent l'un à l'autre les bons endroits, chacun d'eux mettant une espèce d'orgueil à les exploiter le premier. L'hiver surtout, la rivalité s'élevait à un degré inimaginable entre les deux amis: l'un profitait du sommeil de l'autre pour sortir sans bruit et consommer sa divine charité; et l'autre, le poète, cherchait de son côté à devancer le jour, afin d'être aussi le premier à l'œuvre de bienfaisance, qu'il ne remplissait, du reste, avec tant de zèle, qu'au nom et avec l'argent de son maître et de son ami. S'ils se rencontraient hors du château de si bonne heure, ils inventaient de mauvais prétextes, comme en usent les honnêtes gens forcés de mentir. Leur santé était le motif de leur sortie si matinale; c'est le secret de vivre longtemps, celui de se lever de bonne heure. Quant à la véritable cause de leur absence du château, pas un mot. On rentrait en parlant d'objets

éloignés, étrangers à leur pensée présente : des dernières coupes de bois, de la nécessité d'indemniser les paysans et les petits propriétaires dont les blés et les vignes avaient considérablement souffert des chasses du roi. Le prince n'apprenait guère qu'à la fin du mois, en jetant un coup d'œil sur les dépenses particulières, les avantages qu'avait remportés sur lui son secrétaire Florian, quand ce n'était pas à Florian à s'avouer vaincu par l'habileté du prince (1). »

C'est à cet homme que Florian s'attacha d'une amitié qu'il faut croire sincère. Il ne manque pas une occasion de remercier et d'exalter son bienfaiteur, et il en parle toujours en termes qui font autant d'honneur à l'un qu'à l'autre. Florian est toujours heureusement inspiré quand il chante l'amitié, soit qu'il conte les aventures du *Lapin et de la Sarcelle*, soit qu'il mette à un des livres d'*Estelle* ce gracieux prologue :

« Tendre amitié, délices des bons cœurs, c'est dans le ciel que tu pris naissance; tu descendis sur la terre aux premiers chagrins des humains. Le Créateur, toujours attentif à soulager par un bienfait chacun des maux de la nature, t'oppose seule à toutes les peines. Sans toi,

(1, *Les Châteaux de France.*

jouets éternels du sort, nous passerions dans les pleurs les longs instants de cette courte vie. Sans toi, frères vaisseaux, privés de pilotes, toujours battus par des vents contraires, portés à leur gré çà et là sur une mer semée d'écueils, nous péririons sans être plaints, ou nous échapperions pour souffrir encore. Tu deviens le port tranquille où l'on se réfugie pendant l'orage, où l'on se félicite après le danger. Bienfaitrice de tous les mortels, dans la douleur, dans la joie, tu donnes seule des jouissances que le remords et la crainte ne viennent pas empoisonner.

III

M. Bonhomme, dans la préface des *Fables* de Florian, s'indigne violemment d'un soupçon émis par Sainte-Beuve : « Florian était à la fois sensible et assez rusé ; c'était un berger, mais un peu normand, comme l'ont été bien des bergers. Sa passion pour la pastorale ne l'empêcha à aucun moment de savoir comment on réussit et l'on fait son chemin dans la littérature et dans la société . » Il y a peut-être dans cette accusation plus de vérité que ne pense M. Bonhomme. Sainte-Beuve observe justement que des vers enthousiastes sur le *Philoctète* de La

Harpe avaient habilement préparé le critique à bien recevoir *Galatée* :

Je ne sais pas le grec, mais mon âme est sensible,
Et pour juger les vers, il suffit de mon cœur.

N'y a-t-il pas autre chose qu'un pur désintéressement, une communion parfaite de deux âmes sensibles et charitables, dans les relations étroites qui unirent Florian au duc, dans le changement subit et entier que Florian inflige à son inspiration, dans la docilité avec laquelle il ne traite plus que les genres permis par l'illustre protecteur, quitte à les négliger sur un signe de son austère Mécène ? Le jeune dragon quitte son air superbe et vainqueur, défrise sa moustache, et prend des allures de petit abbé. Il sut bien jouer ce rôle : mais on peut regretter qu'il ne soit pas demeuré lui-même.

Le vrai Florian n'est ni si compatissant, ni si rangé. Némorin rougirait de lui. A-t-il le cœur si tendre, celui qui écrit avec un calme si serein et une désinvolture si gentilhommière ce simple souvenir : « Un jour, un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue ; je ne pus

arrêter mon cheval, et je lui marchai sur le corps ; il y eut des plaintes portées, on m'envoya en prison. » Pas la moindre émotion, pas un pli du visage ne bouge.

Humble, il ne l'est guère ; il resta toute sa vie ce qu'il était chez l'abbé Mignot, fier, orgueilleux et susceptible.

« Je tremblais en entrant dans sa chambre : ses railleries amères m'humiliaient presque toujours. »

Est-il si sentimental et si rêveur celui que ses amis et contemporains nous ont dépeint sous les couleurs les plus vives et les plus sémitantes ? « Il avait, dit Lacretelle, le privilège d'inspirer partout la joie par ses bons mots, ses contes, ses chansons... Point de langueur avec lui ; il faisait la guerre aux longues et tristes discussions par ses saillies et quelquefois même par ses jeux d'enfant (1). » Bucolique, il ne l'est pas du tout par tempérament. Dans un court morceau intitulé *Mes Idées sur nos Auteurs comiques*, Florian a dit ce qu'il pensait de Molière, de Regnard, de Dufresny, de Dancourt, de

(1) *Eloge de Florian*, (Euv. comp., Ed. Briand, 1824.

Piron, de Boissi (1). Il a consacré une courte étude à toutes les comédies de Molière, sauf une. Cet unique oubli est à noter : c'est la *Pastorale comique*. Florian, quand il écrivait ces morceaux de critique, ignorait encore qu'il serait plus tard un des maîtres de la pastorale ; il ne songeait qu'au théâtre, et au théâtre dans le goût de Molière. Le duc de Penthièvre n'avait pas encore jugé ce divertissement trop frivole, et ne l'avait pas encore défendu à son pupille. A cette époque, les bergers n'attirent pas Florian ; il demeure insensible aux accents de leurs pipeaux. S'il parle de *Mélicerte*, il ne s'y arrête pas, et l'on croit même saisir une légère nuance d'ironie dans la façon dont il en parle. « Mélicerte et Myrtil y parlent comme des bergers bien amoureux et bien naïfs. » Ce jugement est comique dans la bouche du chantre de Galatée. Il prouve une fois de plus que Florian n'était pas du tout pastoral *de naissance* (2).

La domesticité du duc de Penthièvre nui-

(1) Cf. notre étude, *Molière jugé par Florian*, MOLIÉRISTE, avril 1887.

(2) Cf. p. 207 l'attitude de Florian à la Révolution.

sit à l'originalité de l'écrivain, si elle assura le bien-être du page. Cette originalité, il faut bien le reconnaître, ne devait être ni bien irrésistible ni très puissante, puisqu'elle se plia et s'effaça si docilement. On ne peut cependant s'empêcher de regretter l'influence fâcheuse du protecteur sur le protégé, qui devint pour tout le monde « *le capucin de l'Académie* (1). »

Florian, nature assez molle, ne résista pas, au contraire. Il conforma son théâtre aux goûts du prince, le supprima sur son désir, écrivit d'honnêtes et probes pastorales bien touchantes, où, à son tour, il faisait parler après Molière « des bergers bien amoureux et bien naïfs », estimant que la splendide hospitalité du prince valait bien un léger sacrifice aux chastes Muses.

De fait, grâce à cette concession bienveillante et soutenue, Florian mena l'existence la plus heureuse et la plus sereine. Il devint bientôt le héros des réunions, le poète en titre du théâtre que d'Argental avait fait installer dans son

(1) Mot de Saint-Lambert.

hôtel. M. H. Bonhomme reproduit une affiche qu'il a eue sous les yeux :

SPECTACLE DE MONSIEUR D'ARGENTAL.

MÉLANIE, de M. de La Harpe.

LE BON FILS, comédie nouvelle de M. de Florian,
en trois actes et en prose. Suivie d'un Proverbe.

Les affiches de ce genre devaient se renouveler souvent. La Harpe et Florian écrivaient ; Madame de Vimeux jouait le rôle d'Argentine ; et dans la salle se pressaient les nombreux amis, d'Alembert, Diderot, l'abbé Trublet, Duclos, Maurepas, Hénault, Rulhière, les abbés de Bernis, de Voisenon, Richelieu, Pont de Veyle, et plus tard des noms plus tristement célèbres, des futures victimes, Rabaut Saint-Etienne, que l'échafaud attendait en 93, Boissy d'Anglas, qui put y échapper. Mais on n'en était pas là encore, et si quelques-uns voyaient s'assombrir l'horizon, plus d'un disait comme Beaumarchais, quelques années avant 1789 : « Le récit du tremblement de terre de Lisbonne m'émeut, parce qu'il peut en arriver autant à mon pays, mais je ne saurais m'intéresser au

récit de quelque grande révolution d'un Etat voisin, parce que, chez nous, cela est impossible. » Nul n'est prophète en son pays.

Pour le moment, on songeait d'abord à passer le temps agréablement, on causait, on rimait, on jouait la comédie. Florian brillait dans cet exercice ; il était l'un des premiers rôles du théâtre d'Argental. « C'était chez le comte d'Argental que le chevalier de Florian jouait le plus souvent la comédie de société. Il avait été facile à un élève de Voltaire d'obtenir l'amitié d'un vieillard qui vivait pour aimer, pour obliger et pour défendre son illustre ami (1). » Aussi Florian fut-il longtemps *impresario* et jeune premier à l'hôtel du quai d'Orsay.

L'été, on le passait à la campagne et l'on accumulait pour l'hiver les gais souvenirs, « Romainville, Sceaux, le bois de Boulogne, nos petits voyages sur la Seine, la riante vue de Saint-Cloud, et toutes ces belles choses qu'embellissaient encore la confiance et la liberté (2). »

(1) Lacretelle, *Eloge de Florian*, en tête de l'édition Briand, t. I, p. 73.

(2) Lettre de Rabaut Saint-Etienne, de Nîmes, 3 avril 1788.

Florian débuta dans les lettres vers 1779. « Un jeune militaire, dit Sainte-Beuve (1), qu'on appelait par confusion et par ricochet un *petit-neveu* de Voltaire, ne pouvait que trouver faveur à sa suite et au lendemain de son apothéose. » C'était, en effet, l'année précédente que le vieux malade de Ferney avait reçu, à la représentation de son *Irène*, les plus éclatants témoignages de l'admiration publique. On conçoit avec quelle faveur on allait accueillir le descendant d'un tel homme, l'héritier littéraire de tant de gloire, qui se présentait avec ses premiers ouvrages, si neufs et si gracieux, ses *Arlequinades*, prélude aimable à des œuvres plus fortes, ses romans et surtout ses fables.

(1) *Causeries du Lundi*, III, 233.

L'AUTEUR DRAMATIQUE

CHAPITRE II.

L'AUTEUR DRAMATIQUE.

I. La théorie.

II. L'œuvre.

I

Florian a renouvelé un genre. Comme Mari-vaux, comme Sedaine, il écrit pour le théâtre italien ou pour les théâtres de société ; mais ses Arlequinades ne ressemblent point aux autres, elles conservent une curieuse originalité. Arlequin n'est plus ici ce balourd facétieux connu jusqu'alors pour ses naïvetés, ses pantalonnades, les contorsions de son torse emprisonné dans un maillot à damiers, et les grands gestes de son bras armé d'une batte. L'Arlequin de Florian est tout autre, et presque méconnaissable ; on sent qu'il vient après Diderot, après Lachaussée, après Saurin, après Sedaine (1) ; il devient larmoyant, probe et sen-

(1) Rénovateurs du théâtre en France, et pères d'un genre nouveau : le drame.

sible, naïf avec esprit, sentimental avec finesse, honnête et bienfaisant comme le duc de Pen-thièvre ou les héros de Berquin. Mais Florian va nous le présenter :

« Arlequin, toujours bon, toujours facile à tromper, croit tout ce qu'on lui dit, donne dans tous les pièges qu'on lui tend : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse ; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité ; il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant point un bouffon ; ce n'est point non plus un personnage sérieux : c'est un grand enfant ; il en a les grâces, la douceur, l'ingénuité : et les enfants sont si aimables, que j'ai cru mon succès certain si je pouvais donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme. »

Un grand enfant, un gros naïf, un brave homme, voilà l'Arlequin de Florian, dévoué, sensible surtout. La Harpe, qui a vu l'Arlequin à la scène, résumait son caractère dans une « bonhomie naïve ; et tout l'esprit qui la relève n'est qu'un composé fort heureux de bon cœur, de bon sens et de bonne humeur. Florian, dont le talent est surtout marqué par le bon goût,

en se modelant sur Marivaux et Gessner (1), s'est approprié l'esprit de l'un, mais sans abus ; la naïveté de l'autre, mais sans fadeur. Il a fait de son Arlequin le contraire de ce qu'a fait Beaumarchais de son Figaro : celui-ci est brillant dans son immoralité ; l'autre est charmant dans sa bonté. » Il y a beaucoup de justesse dans cette appréciation, qui fait de l'Arlequin nouveau un mélange original de la manière de Marivaux avec la sensibilité au goût du jour.

Il était bien porté, au siècle dernier, d'être un cœur sensible. Il fallait des larmes à tout propos, sous peine de passer pour une âme de pierre. On affectionnait ce que Diderot appelle « cette disposition composée de la faiblesse des organes, suite de la mobilité du diaphragme, de la vivacité de l'imagination, de la délicatesse des nerfs, qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à pleurer, à s'évanouir. » C'est l'époque où Greuze peint *Le Père de Famille lisant la Bible* (1755) et *l'Accordée de Village* ; et où Collé, le gai Collé gémit sur cet attendrissement général. « La jeunesse

(1) Gessner, poète pastoral suisse.

actuelle ne connaît plus d'autre espèce de comédie que le genre larmoyant. La nation est devenue triste. Les femmes d'ailleurs ont tellement pris le dessus chez les Français, elles les ont tellement subjugués, qu'ils ne pensent plus et ne sentent plus que d'après elles. Les femmes veulent un spectacle qui les fasse pleurnicher (1). »

Arlequin, celui de Florian, avait à ce compte de quoi leur plaire. La tendresse mouillée inonde son cœur ; le pis est que le besoin des larmes ne tarde pas à gagner tout le monde. Nisida « sort en pleurant », Arlequin « l'embrasse en sanglotant » et « sort en pleurant », finalement tous « s'embrassent » en confondant dans un même ruisseau leurs torrents de larmes.

Mais, au-dessus de cette sensibilité ruisse-lante, on découvre chez lui un trésor de bonté douce, vertueuse, paternelle, qui le rend malgré tout intéressant et sympathique. Grimm lui-même, le sec et sévère Grimm, se laisse toucher, et mouille d'une larme sa joue fardée. « M. le chevalier de Florian a donné au rôle

(1) *Journal de Collé*, janvier 1770.

d'Arlequin une couleur, une âme et des formes nouvelles ; on est tenté de lui dire quelquefois : *Vous êtes Arlequin, seigneur, et vous pleurez !* » Mais il pleure de si bonne grâce qu'il y aurait de l'humeur à le trouver mauvais (1). » Un souvenir de Sainte-Beuve achève de préciser les traits de cette physionomie. « Dans *Michel et Christine* de M. Scribe, avez-vous vu Perlet jouant *Michel* ? A ceux qui ne l'avaient pas vu, M. Scribe indiquait, pour donner idée de l'esprit véritable de ce rôle, l'Arlequin-Lubin de la *Bonne Mère* de Florian. Les Arlequins de Florian se confondent à quelques égards avec les Lubins, tant ils ont de bonhomie et de sentiment (2). »

Il en résulte que la comédie florianesque présente un aspect neuf et à elle propre. Ce n'est pas la comédie d'intrigue, ce n'est pas la comédie de caractère : c'est la comédie morale.

« Je voulus donner à toutes mes pièces un but de morale et d'utilité... Je voulus surtout présenter le ta-

(1) Correspondance de Grimm, février 1783.

(2) *Causeries du Lundi*, III, 234.

bleau de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur. »

De là ce caractère simple, naturel, bourgeois, parfois vulgaire et — qui le croirait de la part de Florian ? — réaliste, de ses peintures. « On est rarement, dit-il, dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, son repos, sa fortune, sa vie ; mais on est tous les jours obligé d'être un bon fils, un bon époux, un bon père. » Ce sont des tableaux d'intérieur, des peintures de ménages ; la scène tient entre une commode et une horloge à caisse ; la chambre, proprette, est « meublée très simplement ; » au mur sont accrochés les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Quand la toile se lève, Argentine, assise, festonne ; ses deux enfants, sur des tabourets, sont à ses pieds ; l'un feuillette un livre pour en voir les estampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes ; et quand Arlequin rentre chez lui, il arrive en droite ligne du bazar voisin où il a fait des emplettes pour les petits, « un tambour d'enfant, et une petite trompette de bois. »

Tout cela manque certainement de grandeur, et n'est pas imposant; mais la tentative est à noter, et devrait prendre place à côté des romans de Lesage, à côté des toiles de Chardin, dans une histoire du Réalisme, le réalisme des braves gens, celui-là.

Comment Florian fut-il conduit à concevoir ce type nouveau? Il nous l'apprend lui-même. Persuadé que tous les grands caractères avaient été traités de main de maître et d'une façon définitive par Molière, qu'il ne restait plus après lui à peindre que des demi-caractères, il jugea qu'il fallait désormais renoncer à la comédie de caractère. Ce sentiment, très contestable évidemment, détermina Florian à penser qu'il ne restait plus que deux genres possibles : la comédie de sentiment et la comédie d'intrigue. Ce ne serait pas le lieu de discuter ici la valeur d'une pareille idée ; nous la constatons, voilà tout.

La comédie qu'il appelle *de sentiment*, c'est celle de La Chaussée, celle qui met en scène des personnages vertueux et persécutés, où la passion combat le devoir, où l'honneur triomphe

de l'intérêt, celle qui « attendrit sans attrister, et qui fait couler ces douces larmes, le premier besoin d'un cœur sensible. »

La comédie d'intrigue emploie des moyens tout différents : un vieillard amoureux, un rival ridicule, des valets adroits, des dangers évités à force de ruses, des méprises, et tout l'arsenal de la vieille *comœdia motoria* (1).

Voilà les deux seuls genres que Florian crut possible de cultiver. Au lieu de les traiter séparément, il eut l'idée d'unir ces deux survivants, et de faire naître de leur réunion un genre nouveau, tout comme le drame était né du mélange de la tragédie avec la comédie.

Ses comédies, sont à la fois sentimentales et mouvementées. Le sentiment y entre avec le sensible Arlequin; le mouvement est dû à l'intrigue, qui est toujours attachante et animée.

II

Le théâtre de Florian est comme la biographie dramatisée d'Arlequin. Chaque pièce nou-

(1) Comédie mouvementée, chez les Romains.

velle nous le montre dans un état nouveau, amant, mari, père. C'est le roman d'un brave homme. Chaque comédie est comme un feuillet détaché de son état civil.

Arlequin songe à se marier. Dans *Les Deux Billets*, il est jeune, amoureux. « Il a plus d'esprit que dans les deux autres pièces, par la raison qu'il est amoureux, et que l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent ce que c'est. Quant à sa façon d'aimer, elle est peinte dans la pièce. »

La pièce se passe sur une place publique de Paris. C'est l'histoire assez joliment détaillée des ruses par lesquelles Scapin essaie de voler à Arlequin un billet gagnant à la loterie, et le cœur de la belle Argentine. Il se trompe, et vole à la place du billet gagnant, un billet d'Argentine à Arlequin. Mettant à profit sa méprise, il persuade à la belle qu'Arlequin s'est moqué d'elle, a sacrifié ce billet à la gentille Violette, et que, sans lui, ce doux poulet circulerait à présent au milieu des rires et des quolibets de ces messieurs Trivelin, Mezzetin, Pascariel et

tutti quanti. Argentine, furieuse, congédie durement Arlequin et promet sa main à Scapin. Celui-ci, non content de cette bonne fortune, en vise une autre plus solide, et propose à Arlequin de lui rendre le billet galant contre son billet gagnant. Arlequin n'hésite pas, et rentre en grâce auprès d'Argentine, quand elle apprend que sa lettre avait été non pas portée chez Violette, mais volée par Scapin. Le trompeur est puni lui-même. Argentine feint d'aimer le fourbe exige qu'il lui montre ce billet qu'il tient à la main, qu'elle dit être un billet de femme, et qu'elle veut voir, par jalousie. Scapin, trop confiant, lui montre que c'est un billet de loterie. Elle s'en saisit, et Scapin s'éloigne tout marri, n'ayant su conserver aucun des deux billets qu'il avait eu tant de peine à voler. A trompeur trompeuse et demie.

L'intrigue est simple, légère, sans prétention.

C'est une des plus heureuses comédies de Florian que *Les Deux Billets*. Cette « jolie bagatelle », comme l'appelle Grimm, fut jouée le 9 février 1779 par les comédiens italiens ordi-

naires du roi, avec le succès qu'elle méritait.

Arlequin marié est le héros de la pièce suivante, *Le Bon Ménage ou la suite des Deux Billets*, représentée aux Italiens le 28 décembre 1782. Elle avait déjà été très goûtée quand on la joua une première fois sur le petit théâtre du comte d'Argental, puis à Versailles, devant Leurs Majestés. Elle est dédiée à la reine, « mais, dit Grimm, les efforts que fait l'auteur dans sa dédicace pour trouver quelques rapports entre le bon ménage d'Arlequin et celui de Sa Majesté ont paru manquer également et d'esprit et de goût. » On ne peut être d'un autre avis.

Arlequin, bourgeois de Bergame (1), habite avec sa femme et ses enfants une modeste maison où ils coulent une vie paisible jusqu'au jour où le mari reçoit, par la méprise d'un laquais, un billet d'amour de Lelio pour sa femme Argentine. Arlequin, profondément blessé, fait de cruels reproches à sa femme qu'il aimait tant; point d'éclats, point de colères mélodramatiques; son caractère est si doux que, même dans cette circonstance pénible, son indignation

(1) Ville du Nord de l'Italie.

n'est pas bruyante : il se retire les larmes aux yeux ; il ne chasse pas l'infidèle, il ne la tue pas : il lui laisse la maison et les enfants, et c'est lui qui s'en va. Voilà qui est pousser aux dernières limites la délicatesse et la douceur. Heureusement, bientôt tout se découvre et tout s'arrange. Le billet de Lelio était non pour Argentine, mais pour une autre. Arlequin reconnaît son erreur et mouille de larmes abondantes son bonheur retrouvé.

L'action se déroule naturellement ; Arlequin a de beaux mouvements dans son indignation attendrie ; ses reproches doux et désolés sont aussi touchants que le plus bruyant désespoir. Mais ces scènes de jalousie ou de reproches se retrouvent souvent ailleurs, et ce n'est pas là ce qui constitue à la pièce sa valeur propre et son originalité. C'est bien plutôt dans les scènes intimes où nous pénétrons, au sein de la vie privée de cet heureux ménage, quand tout est bien rangé, que la mère s'occupe aux travaux d'aiguille en attendant le père, tandis que les enfants jouent de leur côté. Il y a là comme un essai de peinture exacte et réaliste, une



d'après Gudin.

Mère, pourquoi pleurez-vous ?

(*Le Bon Ménage.*)

curieuse imitation de la vie ordinaire, qui rappelle les premiers drames de Beaumarchais, si réalistes, même pendant les entr'actes (1).

Le théâtre représente une chambre meublée très simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, festonne; les deux enfants, sur des tabourets, sont à ses pieds; l'un feuillette un livre pour en voir les estampes; l'autre joue avec un jeu de cartes.

LE CADET, *montrant à sa mère un château de cartes.*

Maman, regardez donc.

ARGENTINE.

C'est fort joli, mon ami.

L'AÎNÉ.

Voyons. (*Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.*) Ah! Ah!

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille: il faut que je recommence tout (2).

(1) Beaumarchais poussait le réalisme jusqu'à occuper les entr'actes par le va-et-vient de domestiques qui balayaient, portaient des paquets, mouchaient les chandelles, etc.

(2) Cette petite scène deviendra plus tard une jolie fable:

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulèrent en paix leurs jours dans le simple ermitage

ARGENTINE.

Pourquoi tourmenter votre frère? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse?

L'AÎNÉ.

Bah! C'est un enfant, il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon!

L'AÎNÉ.

Je m'instruis, moi; je regarde des images.

Tournons quelques feuillets. Après *Le bon Ménage ou la suite des Deux Billets*, nous rencontrons *Le bon Père ou la suite du bon Ménage*. Arlequin continue à y grandir en probité; c'est

Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents,
 Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
 Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
 Et le soir, dans l'été, s'asseyant dans le feuillage,
 Dans l'hiver devant leurs tisons,
 Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
 Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours;
 Le père par un conte égayait ses discours,
 La mère par une caresse.
 L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
 Lisait et méditait sans cesse;
 Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
 Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
 Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
 Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
 L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
 D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
 Employait tout son art, toutes ses facultés,

un modèle de sensibilité touchante, de bienfaisance discrète, d'affection tendre. Cette comédie, représentée chez d'Argental le 2 février 1783, puis aux Italiens, est précédée d'une dédicace au duc de Penthièvre.

« MONSEIGNEUR,

« Quand même je voudrais cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime, tout le monde, et surtout votre auguste fille, le devinerait, puisque mon tableau s'appelle *Le bon Père*. Il vaut mieux avouer ma faute, et en solliciter le pardon. La tentation était trop grande : assez heureux pour vivre auprès de vous, Monseigneur, je vous ai vu avec vos enfants, avec vos vassaux, avec les pauvres ; partout j'ai vu le bon Père ; j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dédier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien. »

A joindre, à soutenir par les quatre côtés
 Un fragile château de cartes.
 Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
 Tout à coup voici le lecteur
 Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
 Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
 Et d'autres, fondateurs d'empire :
 Ces deux noms sont-ils différents ?
 Le père méditait une réponse sage,
 Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
 Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
 A placer son second étage,
 S'écrie : Il est fini ! Son frère, murmurant,
 Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
 Et voilà le cadet pleurant.
 « Mon fils, répond alors le père,
 Le fondateur, c'est votre frère,
 Et vous êtes le conquérant.

Ce n'est pas seulement le Bon Père, mais tous les Arlequins de Florian ressemblent au duc de Penthièvre. Rien ne montre mieux que cette ressemblance, et la dédicace qu'on vient de lire, comment ce caractère est renouvelé, repris, agrandi et ennobli. « On sourit, dit Sainte-Beuve, de penser que cet Arlequin, ainsi transformé par Florian, tenait en quelque chose du duc de Penthièvre lui-même. Un jour qu'on devait jouer *Le Bon Père* (c'est-à-dire Arlequin encore, mais Arlequin respectable, en habit de velours, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux) pour la fête du prince, comme celui-ci par dévotion s'y opposait, Florian s'avance sous le masque d'Arlequin et dit avec regret à la compagnie, en parodiant en bonne part le mot de Molière : « Nous espérons vous donner aujourd'hui la comédie du *Bon Père*, mais M. le duc de Penthièvre ne veut pas qu'on *le joue*. »

Ce rapprochement fait sourire Sainte-Beuve : on ne sourit plus quand on voit de quel Arlequin il est question, qui n'a plus d'Arlequin que le nom, qui porte habit de velours avec perruque poudrée. « Arlequin, nous dit Flo-

rian, est devenu riche ; il vit à Paris dans la bonne compagnie ; un homme de condition veut épouser sa fille : il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. » Il est devenu bourgeois ; c'est le père de famille de Diderot ou de Greuze. Ce bon père, ce « père bonhomme », ainsi que l'appelle Grimm, ne vit que pour sa fille Nisida ; il ne peut être heureux que par elle ; il fait tout pour son bonheur. Il conçoit l'idée de lui adresser une chanson le jour de sa fête : la scène, nous apprend Grimm, a beaucoup réussi, et de fait elle est des plus heureuses. Arlequin dicte à son secrétaire, Cléante, un faux secrétaire qui s'est déguisé pour approcher de Nisida qu'il aime.

ARLEQUIN.

Arrive donc, mon ami, j'ai tout plein de choses à te dicter ; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire,

CLÉANTE *s'assied.*

Quand vous voudrez, Monsieur.

ARLEQUIN.

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir ; ils ne sont pas encore finis, mais il faut tou-

jours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent, avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand; et écris: Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE, *écrivant.*

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Ma fille...

CLÉANTE.

Ma fille...

ARLEQUIN.

As-tu mis ?

CLÉANTE.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un moment... Tu as mis : ma fille ?

CLÉANTE.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN, *rêvant.*

C'est très bien... Mets une virgule.

CLÉANTE.

J'attends, Monsieur.

ARLEQUIN.

Moi aussi.

CLÉANTE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE.

Vous n'êtes pas très avancé.

ARLEQUIN.

J'ai toujours mon commencement... Tu devrais bien m'aider un peu.

Et la scène se poursuit, très spirituelle, entre Arlequin qui exprime en prose ses sentiments pour sa fille, et Cléante qui compose de son côté de tendres vers pour sa bien-aimée.

Après deux couplets faits de la sorte, Arlequin a un mot superbe.

ARLEQUIN.

Me conseilles-tu d'en faire encore un ?

CLÉANTE.

Il me sem ble que deux suffisent.

Il se fait alors chanter ses vers, pour les corriger,

ARLEQUIN.

C'est fort bien, fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

Ce Cléante, Arlequin le reconnaît un jour pour le fils de son bienfaiteur, le comte de Valcourt. Ce dernier lui avait laissé toute sa fortune en déshéritant ce fils unique que les fautes de sa mère lui avaient rendu trop odieux.

Il n'y a plus de raison aucune pour que ce « bonhomme de père » porte le nom d'Arlequin. Ce nom, au milieu de ces scènes touchantes, produit le même effet étrange que la culotte bigarrée portée par lui sous l'habit de velours noir, la veste de drap d'or, la perruque à trois marteaux. Il y a là une incohérence choquante dans le costume comme dans la pièce. Florian eût mieux fait de moins tenir à la culotte et au nom d'Arlequin : la pièce n'y gagne rien. Le bon père est trop respectable, le milieu dans lequel il vit à présent est trop élevé pour que nous lui permettions cette mascarade. Passez chez votre tailleur, bonhomme, commandez le costume complet, et n'oubliez plus la culotte. La batte et le masque ne le dépareraient pas dans sa

modeste chambrette de Bergame : il était chez lui. Du jour où la fantaisie de l'auteur dramatique le transporte dans les salons de Paris, il sera regardé comme un rustre ou un sot, s'il ne s'habille pas à la mode de tout le monde.

Florian reconnaît lui-même que pour les troupes de province, qui manquent presque toujours d'*Arlequin*, il serait facile « de faire du Bon Père un bon bourgeois qui s'appellerait M. Mondor (1) ». Que ne commençait-il par le faire lui-même ?

C'est dans un salon que reçoit maintenant *Arlequin*, un joli salon meublé au dernier goût, dans une jolie maison qui compte encore plusieurs autres petits salons, chambres, cabinets de travail pour le père et pour la fille ; Nisida a sa soubrette tout comme une demoiselle de famille, et c'est maintenant des diamants qu'on lui offre.

Arlequin n'a conservé de son ancienne situation que sa naïveté et sa sensibilité.

On sourit en parcourant la liste des comé-

(1) *Avant-propos* à son théâtre.

dies de Florian : *Le Bon Ménage*, *Le Bon Père*, *La Bonne Mère*, *Le Bon Fils*, toute la famille y passe, et ils sont tous bons ; on nage dans un océan de larmes et de bonté, on respire l'innocence à pleins poumons, on n'est entouré que de braves gens. Il ne faudrait pourtant pas s'arrêter à cette première impression, ni juger l'œuvre par le titre. On la jugerait mal. Ils ne sont pas tous si pétris de bonté qu'on pourrait croire : Scapin des *Deux Billets* est le plus fieffé, le plus hardi des filous ; et dans *La Bonne Mère*, il y a un certain M. Duval qui ne vaut pas cher. Il est arrivé de Paris depuis peu, superbe avec ses belles manières, son catogan, son gilet à fleurs, sa petite badine, son air d'importance et d'impertinence, jeter le trouble dans le cœur des jeunes filles d'Yvetot. Il est le neveu du bailli ; son élégance de jeune homme à la mode fait soupirer les belles villageoises, toutes jalouses de Lucette, la fille de Mathurine, à qui M. Duval daigne témoigner une préférence non équivoque. Lucette s'est laissé prendre à ces dehors séduisants, elle ne le quitte plus, elle apprend toutes les chansons qu'il

dit, elle rit de tous les contes qu'il fait, elle ne danse plus avec d'autres. Aussi Arlequin, le pauvre Arlequin, qui languit d'amour pour Lucette, se désole-t-il de se voir supplanté par un rival si redoutable, un Parisien jeune et irrésistible. Il fait bien tout ce qu'il peut, il met tous les jours son habit des dimanches, porte tous les bijoux de sa mère; mais il n'a pas de catogan, il ne sait pas siffler tous les petits airs que siffle l'autre; la concurrence n'est pas possible. Arlequin désolé s'engage, et dans une scène qui fait penser à la scène analogue du *Chalet* de Scribe, il vient remettre à Mathurine son testament par lequel il donne à l'ingrate Lucette tout son bien. Celle-ci ne peut résister à tant de grandeur d'âme, elle revient à l'infortuné, dont le dévouement si sincère l'emporte dans son cœur sur les chansonnettes du Parisien.

Dès lors, Duval est joué. Mathurine rend à son gendre Arlequin tout son bien, et Lucette, se tournant vers son récent fiancé, Duval :

« A présent, Monsieur, qu'il ne me reste plus que les appâts qui vous ont séduit, si vous voulez ma main... »

Duval ne désire pas en entendre davantage, et se retire piteusement, honteux d'avoir laissé surprendre les calculs de son âme intéressée. Le dernier trait de la comédie est assez joli. Arlequin rappelle Duval qui s'éloigne.

ARLEQUIN.

Monsieur, Monsieur !

DUVAL.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Comme vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage ? Je vous serais bien obligé.

C'est le triomphe de la probité naïve sur l'habileté malhonnête.

Nous n'avons rien dit d'un premier essai de Florian dans l'Arlequinade : *Arlequin roi, dame et valet*, et il y a des raisons pour n'en point parler. On les comprendra en se reportant à une note mise au bas d'une page par Florian : « *Arlequin roi, dame et valet*, tombé le 5 novem-



d'après Gudin.

Dieu ! quelle ressemblance ! mais mon cœur, etc.

(*Les Jumeaux de Bergame.*)

bre 1779 et jeté au feu le 6 du même mois. »

« Une des plus jolies miniatures que nous ayons vues depuis longtemps au théâtre, ce sont *Les Jumeaux de Bergame* (1), comédie en un acte et en prose, du chevalier de Florian. Cette pièce, représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le mardi 6 (2), est un charmant petit imbroglio, relevé de toutes les grâces du dialogue de Marivaux, avec moins d'esprit peut-être, mais aussi avec moins de recherche, plus de naturel et plus de vérité. Quelque rebattu qu'en soit le fonds (c'est celui des *Ménechmes*), notre jeune poète a su en tirer quelques situations tout à fait neuves ou qui l'ont paru du moins, grâce à la manière piquante dont il a eu l'art de les rajeunir.

« Un extrait de cette pièce ne pourrait donner qu'une faible idée du plaisir que fait au théâtre ce joli petit drame ; c'est que nous ne saurions exprimer ici la légèreté, la grâce, la

(1) *Les Jumeaux de Bergame* ont été représentés sur la scène de l'Opéra en 1885, dans une série de restaurations archéologiques des anciens théâtres.

(2) 6 août 1782.

vivacité avec laquelle le sieur Carlin (1) y joue encore le rôle d'Arlequin ; à soixante-dix ans passés, son talent conserve tout le charme, toute l'illusion de la jeunesse. Corali, le frère cadet, fait tout ce qu'il peut pour ressembler à son jumeau, et quelquefois il y réussit ; le son de sa voix a de la sensibilité et n'est pas sans agrément. La jolie figure de M^{lle} Carline n'ajoute pas peu d'intérêt au rôle de Rosette ; celle de M^{me} Gontier n'est pas faite assurément pour rendre celui de Nérine trop aimable » (2).

Grimm ne ménage pas les louanges à cette petite comédie, dont il place le dialogue en face et presque au-dessus du dialogue de Marivaux. De fait, elle mérite ces éloges ; elle est pleine d'esprit, de grâce et de légèreté, alerte et sautillante comme Arlequin lui-même, quand il gambade en faisant tournoyer sa batte au-dessus de son chapeau bicorne.

La scène est à Bergame, devant la maison de Rosette, qui est aimée d'Arlequin. Le hasard

(1) Carlin, de son vrai nom Bertinazzi, né à Turin en 1713, mort à Paris en 1783, excellait dans le rôle d'Arlequin. Il a fait une comédie, *Métamorphoses d'Arlequin*.

(2) Correspond. de Grimm.

fait que le frère jumeau de ce dernier, Arlequin cadet, se trouve ce jour-là à Bergame : de là des quiproquos continuels dont la ressemblance des deux frères est la cause. Arlequin aime Rosette et dédaigne l'amour de Nérine. Rosette donne à cadet son portrait, croyant le donner à l'aîné ; Nérine surprend cadet avec ce portrait, croyant avoir surpris l'aîné. Aussi Arlequin, Nérine et Rosette ne peuvent-ils s'entendre. Arlequin étonne fort Rosette en lui disant qu'il n'a pas le portrait ; il est fort étonné lui-même quand Nérine lui reproche sa perfidie et lui montre le portrait de Rosette qu'elle dit lui avoir enlevé des mains. Ces scènes, renouvelées des Ménechmes et des Sosies, se déroulent gaîment jusqu'à l'explication finale, où tout se découvre.

Nérine, cette Hermione de Bergame, est amusante et touchante avec ses transports furieux, sa jalousie bruyante et tenace. Arlequin cadet est un gai compère.

ARLEQUIN cadet, *seul*.

(*Il chante.*)

Toujours joyeux, toujours content,
Je sais braver la misère ;

Pour la rendre plus légère,
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune ;
J'ai mon fardeau, chacun le sien :
Ma gaité, voilà ma fortune ;
Ma liberté, voilà mon bien.

D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage ;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance ;
Tantôt du mal, tantôt du bien ;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frère soit fou ; il m'écrit à Bergame de le venir joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déjà demandé à plus de cent personnes où demeure monsieur Arlequin, domestique ; ils me répondent tous par des éclats de rire.

On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh ! je rirai aussi, moi, mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout ; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage ; peut-être ferai-je fortune ici : je montrerai l'italien, je sais jouer de la guitare ; voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai ouï dire qu'en France on préfère toujours quelqu'un de médiocre, quand il est

étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays :
je suis étranger ; je ferai fortune.

Les jolies scènes abondent, et quand Rosine prend l'un pour l'autre les deux jumeaux qui se ressemblent, et quand Arlequin aîné reste ahuri par les quiproquos que cette ressemblance amène, et la façon touchante dont il se résigne à accepter toutes les invraisemblances, pour ne pas déplaire à Rosine.

Il y a de l'injustice et de l'ingratitude dans l'oubli qui pèse aujourd'hui sur toutes ces petites œuvres si joliment détaillées, si finement observées, où l'on retrouve l'écho des conversations subtiles de Marivaux, avec moins de recherche, moins d'esprit et plus de cœur.

LE ROMANCIER

CHAPITRE III

LE ROMANCIER.

- I. Sentiment de la nature. L'amour ingénu.
- II. L'observation. Les caractères.
- III. Composition. Style.

I

Florian a écrit des romans et des nouvelles (1).

Les romans sont ou des récits chevaleresques, comme *Numa Pompilius*, *Gonzalve de Cordoue*, ou des pastorales, comme *Galatée*, comme *Estelle*.

Numa Pompilius et *Estelle* sont les types les plus complets de l'un et l'autre genre. *Galatée* n'est qu'une adaptation de Cervantes mis au goût de Gessner. « J'ai tâché, écrivait Florian

(1) *Galatée* (1783); *Numa Pompilius* (1786); *Estelle* (1788); *Gonzalve de Cordoue* (1791); *Contes en vers*; *Douze Nouvelles*, traduction de *Don Quichotte*; *Guillaume Tell*, posthume.

à ce dernier, d'habiller la Galatée de Michel Cervantes comme vous habillez vos Chloés ; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, et j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères. » Il y réussit joliment, du reste. *Galatée* fit les délices des salons et des jeunes femmes. « Les images qu'on y trouve de la vie champêtre et des mœurs des bergers ont en général cette teinte douce et ce coloris vraiment pastoral qui font le charme des églogues de Virgile, de Théocrite et de Gessner (1). » Mais il vaut mieux aller chercher le caractère de la pastorale de Florian dans une œuvre plus originale, le gracieux roman d'*Estelle*.

En 1765, à Ferney, le jeune Florianet, habillé en berger, récitait devant la Clairon émerveillée une petite pastorale qu'il débitait à ravir. Ce furent ses débuts dans le genre, auquel il devait revenir vingt années plus tard, après bien des écarts et des tentatives très peu bucoliques.

(1) Corresp. de Grimm, novembre 1783. Ed. Maurice Tourneux XIII, 410.

« Deux éléments, dit Saint-Marc Girardin, constituent la pastorale : l'amour de la campagne et l'amour ingénu. » Florian a joliment exprimé l'un et l'autre sentiment, soit qu'il nous promène à travers les campagnes délicieuses que baigne la lumière d'or du soleil, soit qu'il nous fasse écouter les doux propos d'Estelle et de Némorin à l'ombre des oliviers, non loin de la rivière.

Florian parle en termes émus de son pays. On sait quelles descriptions pittoresques il nous a laissées des rives du Gardon, du vallon de Florian. Nous vivons avec lui dans ce pays enchanteur, le Midi, qu'il a vu non en psychologue, comme nos romanciers modernes, mais en artiste. Il n'en a senti que la poésie ; il n'a pas voulu en décrire les mœurs, il n'a pas étudié les habitants, leur caractère exubérant, leurs exagérations, leur verve débordante. Les héros ne sont nullement les ancêtres de Numa Roumestan, moins encore de Tartarin. Florian n'a remarqué et rendu que le côté pittoresque, les éternelles beautés de ces contrées heureuses. Le Midi de la France participe, à tort ou

à raison, à ce charme magique qu'exercent sur notre imagination les poétiques paysages de l'Italie. Pour le voyageur, la Provence, avec son beau ciel bleu dont la lumière poudroie sur les nappes sombres des oliviers en fleurs, semble annoncer et préparer l'Italie. Elle en est comme l'antichambre ; elle en donne la première impression, une sorte d'avant-goût.

Le Midi de la France, c'est cette région heureuse et privilégiée où l'eau serpente, pure et bleue, reflétant le ciel, entre les oliviers mûrs et les figuiers aux branches tordues ; c'est la vallée profonde au creux de deux montagnes dont les sommets rocheux se couvrent, l'été, de gazons et de troupeaux ; c'est le torrent qui bondit et frappe de la mousse de ses eaux les rocailles brunes qui surplombent ; c'est les grands champs de mûriers où les jeunes filles en cotillon rouge font en chantant la cueillette pour l'élève des vers à soie ; c'est les larges arpents de vignes, où les vendangeurs font craquer sous le pressoir les grappes dorées, tandis que l'huile blonde coule à flots

sous d'autres pressoirs, dans les moulins des olivettes.

Florian nous promène à travers ces délicieux paysages. Il nous conduit à son pays natal, il nous y guide, et c'est un délicieux voyage que ces excursions en compagnie d'un charmant poète.

Sur les bords du Gardon, au pied des hautes montagnes des Cévennes, entre la ville d'Anduse et le village de Massanne, est un vallon où la nature semble avoir rassemblé tous ses trésors. Là, dans de longues prairies où serpentent les eaux du fleuve, on se promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, le narcisse émaillent la terre ; le grenadier, l'aubépine exhalent dans l'air des parfums ; un cercle de collines, parsemées d'arbres touffus, ferme de tous côtés la vallée, et des rochers couverts de neige bornent au loin l'horizon.

Ailleurs il complète le tableau avec les plus fraîches couleurs.

Je veux célébrer ma patrie, je veux peindre ces beaux climats où la verte olive, la mûre vermeille, la grappe dorée croissent ensemble sous un ciel toujours d'azur ; où sur de riantes collines semées de violettes et d'asphodèles bondissent de nombreux troupeaux.

Nous gravissons à l'aube, avec Némorin, la roche écartée, et le soleil se lève sous nos yeux à travers la campagne :

L'aurore ne teignait point encore l'horizon, les étoiles parsemaient de feux brillants la vaste étendue des cieux ; la lune, sur son déclin, réfléchissait dans les ruisseaux sa lumière faible et tremblante ; l'écho lointain des rochers répondait aux cris monotones des habitantes des marais ; toute la contrée était couverte d'un voile sombre ; quelques vers luisants, errants çà et là, se distinguaient seuls dans l'obscurité.

Là-bas, un vallon enchanteur se creuse entre deux collines boisées :

Némorin jette les yeux sur ce vallon et demeure enchanté de cette vue. Dans un espace d'un mille carré, environné par des montagnes, il découvre une prairie coupée par plusieurs bouquets d'ormes et de sycomores. Une cascade bruyante s'y précipitait du haut d'un rocher et devenait un ruisseau limpide. Sur ces bords un petit verger, planté des arbres les plus fertiles, était fermé par une haie vive d'épine-vinette et de cognassiers. Plus loin le ruisseau formait un étang au milieu duquel s'élevait une cabane ombragée de saules. De grosses pierres posées dans l'eau à peu de distance les unes des autres étaient le seul chemin pour y arriver. Un troupeau de moutons paissait au bord de l'étang, et un vieux berger,

couché sur l'herbe, accompagnait avec sa flûte les linottes et les fauvettes.

Quelle page ravissante ! et quel poète nous donnerait une impression plus pure, plus pittoresque ? Entrons à la ferme. Nous assistons aux travaux des champs, aux occupations des fermiers, aux lentes promenades des immenses troupeaux sur la colline, aux réjouissances des gens de la campagne.

Sans doute, il n'y a point là cette exactitude qui nous plaît aujourd'hui dans la description littéraire ; toute cette campagne est bien fraîche et bien rosée, tous ces bergers sont bien enrubannés, tout cela est bien propre ; c'est un peu de la campagne d'opéra-comique ; c'est la campagne nettoyée à l'usage des gens du monde. Sans doute il y a loin de ces peintures rustiques à celles de cet autre troubadour, Frédéric Mistral. Sa Mireille ne porte pas la jupe de satin rouge, le chapeau de paille fine orné de fleurs, et la houlette parée de faveurs. Ses moutons ne sont pas blancs comme la neige des Alpes et ils n'ont pas au cou un nœud rose ou bleu. Dans le poème de Mistral, c'est la pein-

ture exacte, vraie, saisissante de la réalité, la ferme et ses travaux grossiers, ses bœufs qui se vautrent dans le fumier ; la sueur perle au front des travailleurs, qui se nourrissent non d'air pur, mais d'oignons, d'ail, d'aubergines frites et de piment ; et Mireille, la gracieuse Mireille, lave la vaisselle. Avec Florian, nous sommes loin encore des moissonneurs de *Jocelyn*, des *Pauvres Gens* de Victor Hugo, de *La Mare au Diable* ou de *La Petite Fadette*. Et pourtant il s'étend sur tous ces paysages florianesques un charme particulier ; les bouquets d'arbres et les vertes prairies y sont baignés d'une lumière un peu factice mais agréable à l'œil. Même en estimant les bucoliques de Georges Sand, on peut encore trouver plaisir à celles de Florian.

On ne saurait tout citer. Nous transcrivons pourtant encore cette jolie page, qu'on pourrait intituler *Estelle au Cimetière* ; n'est-elle pas remplie de sentiment, en même temps que la scène est placée dans un décor bien pittoresque, où la lune éclaire de ses rayons bleus les pierres blanches des tombes :

« Le soir, il errait encore dans la ville, lorsque, passant auprès de l'antique temple de Diane, il se trouve tout à coup au milieu d'un cimetière où plusieurs fosses récentes rappelaient les malheurs du siège. Némorin s'arrête dans ce lieu funeste : il s'assied sur une vieille tombe, et là, les yeux fixés sur cette terre, seul asile où les malheureux soient en paix, environné des ombres de la nuit, entouré d'images funèbres, Némorin écoute en silence les cris d'un hibou solitaire posé, près de lui, sur une croix de fer. Il éprouve un charme secret à se livrer tout entier à sa profonde tristesse ; mais il entend à quelques pas des soupirs et des gémissements. Le berger écoute, lève les yeux et distingue, à travers les ténèbres, une femme, en habit de deuil, à genoux sur une fosse, les mains jointes, la tête couverte d'un crêpe. Némorin s'avance vers elle ; il l'entend prononcer ces paroles :

« O toi qui possédas de mon cœur tout ce qu'il pouvait t'accorder, toi qui voulus me rendre heureuse, et dont je n'ai pas fait le bonheur, pardonne, mon digne époux, pardonne-moi de m'être toujours dérobée à ton chaste amour, d'avoir accepté le sacrifice de tes pudiques désirs. Je l'ai dû ; je n'étais pas digne de toi ! Tu méritais une épouse dont le cœur t'appartint tout entier, et le mien ne put jamais éteindre la première flamme dont il a brûlé. Ah ! du moins, si, de ta céleste demeure, tu lis dans le fond de mon âme, tu ne peux pas douter, mon époux, de la sincérité de mes regrets. Les larmes amères qui baignent ta tombe doivent te prouver que mon respect et mon amitié pour toi m'étaient aussi chers que mon premier amour. »

« A ces paroles, à ce son de voix, Némorin croit faire un songe ; immobile, hors de lui, il écoute longtemps avant d'être certain que c'est Estelle. Lorsqu'il n'en peut plus douter, il s'élançe vers la bergère, tombe à ses pieds et s'écrie avec des sanglots : Est-ce vous qui m'êtes rendue ? Est-ce bien vous dont Némorin embrasse enfin les genoux ?

« Estelle, d'abord effrayée, reconnaît bientôt le pasteur ; mais, sans lui laisser le temps de poursuivre : Vous êtes, dit-elle d'une voix sévère, sur la tombe de Méril et vous parlez à sa veuve, elle ne doit ni ne veut vous entendre.

« Elle fuit en disant ces mots. Némorin, pénétré de crainte, demeure à genoux sur cette tombe, la bouche ouverte et les bras tendus. »

Un des plus gracieux attraits de ces poèmes est dû aux romances dont Florian avait l'habitude d'orner les pastorales, imitant en cela ses maîtres espagnols et les pastorales du siècle précédent. Sans doute ce n'est point par là que l'œuvre peut gagner en naturel et en vérité. Rien n'est plus faux que cette conception de bergers poètes sortant à tout moment de leur poche un couteau pour graver des vers sur l'écorce des arbres, ou un chalumeau pour les chanter. Mais qu'importe, si les romances sont agréables ? Et elles le sont.

Ce serait un bien joli recueil poétique à composer qu'un choix des romances de Florian. On y trouverait de gracieuses pastorales où les bergers pensifs vont par les bois dénicher les oiseaux.

Ce matin, dans une bruyère,
J'allais dénicher ces oiseaux,
Quand un vieux berger en colère
Est venu me dire ces mots :
« Méchant ! ton adresse cruelle
Mériterait qu'on la punit ! »
J'ai répondu : « C'est pour Estelle ! »
Le vieux berger plus rien n'a dit.

Des petits la mère tremblante
Me suit dans le bois, dans les champs ;
Elle crie, elle se lamente,
Et me demande ses enfants :
« Rends-les-moi, rends-les-moi, dit-elle ;
De mes amours c'est le doux fruit ! »
J'ai répondu : « C'est pour Estelle ! »
La fauvette plus rien n'a dit.

Heureux oiseaux, à ma bergère,
Dans vos chants peignez mon ardeur ;
Hélas ! une loi trop sévère
M'interdit un si doux bonheur !
Némorin, timide et fidèle,
Craint Raimond, se cache et gémit ;

Son cœur parle toujours d'Estelle,
Mais sa bouche plus rien ne dit.

On y trouverait aussi ces strophes si poétiques qui volent par la nue à la suite des légères hirondelles :

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre, tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps !
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours ;
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles ;
Fuyons la neige et les autans ;
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,

Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle
Près de là meurt le même jour.

Et ces stances qu'on croirait échappées à la plume d'André Chénier, où le jeune berger salue, le matin, l'aube resplendissante qui monte peu à peu et chasse devant elle les ténèbres de la nuit :

Du soleil qui te suit trop lente avant-courrière,
Etoile du matin, fais briller ta lumière ;
Hélas ! pendant la nuit je désire le jour.
Mais dès que ses rayons éclairent la contrée,
Je ne puis souffrir sa durée,
Loin de l'objet de mon amour.

Tout est calme, tout dort dans ces tristes montagnes :
Les fidèles béliers sont près de leurs compagnes,
D'elles, de leurs agneaux caressés tour à tour.
Le ramier dans son nid paisiblement sommeille ;
Moi seul je gémiss et je veille
Loin de l'objet de mon amour.

Eh quoi ! sûr d'être aimé, certain d'unir ma vie
Au digne et tendre objet dont mon âme est ravie,
Le plus parfait bonheur m'attend à mon retour !
Je me le dis en vain, une terreur secrète
Me suit, m'agite, m'inquiète,
Loin de l'objet de mon amour.

En les lisant, on se rappelle, et on peut les rapprocher sans trop leur faire tort, ces vers, quelques-uns des plus beaux, où Musset saluait, lui aussi, le départ de la dernière étoile :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant ;
De ton palais d'azur au sein du firmament,
 Que regardes-tu, dans la plaine ?
La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt qui frémit, pleure sur la bruyère ;
Le phalène doré, dans sa course légère,
 Traverse les prés embaumés.
 Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser :
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ;
Etoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Où t'en vas-tu si belle à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?

On ferait une ample moisson de ces jolies fleurs en glanant à travers les prairies où len-

tement se promenaient les bergers de Florian.

Tout le monde sait par cœur la tant jolie romance d'Estelle pleurant le départ de son berger; la musique de Benjamin Godard fait un délicieux écho à ces poétiques regrets :

Ah! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on aime ensuite davantage,
Qu'on chérisse au premier moment,
C'est mon ami ; rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, par sa voix tendre et plaintive,
Il charme l'écho de vos bois ;
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encor lui ; rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir,
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaité fait toujours sourire,
C'est encor lui ; rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère,

Oh ! c'est bien lui ; rendez-le-moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

« Vous souvient-il d'*Estelle* ? écrit Louise à Charles dans *le Presbytère* de Topffer. Vous souvient-il quand nous dévorions ces pages toutes pleines de faux pour les grandes personnes, toutes vivantes de vérité pour nos imaginations d'alors ? Avez-vous oublié cette ivresse avec laquelle nous parcourions ce monde pastoral ? Aimables bergères au teint si blanc malgré le soleil ; à la robe si propre malgré l'étable ; au langage si élégant sans écoles, sans Lancastres ! Mais dites, Charles, quel dommage qu'il n'y en ait plus ! Pourquoi le monde n'est-il pas fait ainsi ?... Le livre m'est tombé sous la main, l'autre jour ; vous le dirai-je ? je n'y prenais plus de plaisir ; il me rappelait nos lectures, voilà tout ; mais plus d'ivresse. J'en ai pleuré presque. Est-ce que tout ce qui nous charme doit ainsi disparaître ? Oh ! que je voudrais retenir ces illusions enchantées ! ressentir l'attrait si plein que nous goûtions à ces puériles histoires ! Non, Charles, je ne puis avec vous médire de l'enfance. Ces plaisirs étaient purs,



l'après Cudin.

Le jeune Cais se jeta aux pieds de Romulus.

(Numa Pompilius.)

vifs, aimables : ils suffisaient à parer le présent des plus douces, des plus riantes couleurs. Perte réelle, immense !... Florian ne m'allant plus, j'ai repris *Paul et Virginie*. »

Peut-être pourrait-on trouver, sans trop s'avancer, que Louise est un peu bien vite désenchantée. Reléguer *Estelle* entre les mains des petits enfants n'est peut-être pas le mieux qu'on en puisse faire ; et cette jolie pastorale, la plus jolie sans aucun doute, a de quoi fournir à l'âge mûr et aux lettrés le délicat plaisir de savourer quelques agréables morceaux et de délicieuses romances.

II

Les romans de Florian nous entraînent dans des régions inexplorées ; c'est au royaume de la fantaisie que tous ces événements ont eu lieu, et ce sont des personnages imaginaires qui en sont les héros. Ils n'ont pas cette vie intense qu'avaient les héros de Lesage et que conservent ceux de nos romans contemporains. Ce sont plutôt des sentiments incarnés que des

hommes. On ne les voit pas vivre, on n'assiste pas aux mille détails de leur existence. Ils soupirent, ils gémissent, ils aiment, ils font des vers, ils parlent joliment, en bergers qui ont lu Cervantes, Gessner et l'Astrée: c'est tout ce qu'ils font de mieux. Mais où et comment vivent-ils? Quel aspect présentent leurs habitations? Quels meubles y trouve-t-on? De quoi se nourrissent-ils? comment sont-ils vêtus? Tout ce détail pittoresque, qui fait voir et vivre les personnages, fait défaut. Florian n'a décrit qu'une chose, le paysage; il néglige de décrire les habitants et les habitations. Il serait peu aisé d'accompagner le texte des romans d'une suite de gravures; le texte ne soutiendrait pas l'artiste; il devrait chercher ailleurs que chez Florian ses costumes et ses meubles.

C'est un milieu factice que celui où tous ces êtres enrubannés ou harnachés s'enlacent et versifient. Les rameaux « s'y pressent tendrement »; les noyés reviennent à la vie sans effort et repartent le lendemain matin, sur leur fougueux cheval, pour faire une traite de plusieurs heures. Les écrasés n'ont pas plus de

peine à revivre. Romulus reçoit en pleine poitrine des mains de Léo un gros quartier de roche, et il n'en marche pas moins fièrement quelques jours après à la tête de ses troupes. Quand vient l'heure du repas, et elle vient rarement, car il n'en est presque jamais question, on va « cueillir quelques fruits dans le vallon. » Les nymphes lisent, couchées sur le gazon, dans un beau livre bien relié qu'on dirait sorti des ateliers de Prault ; et l'on aurait envie de leur réciter les vers qu'on lit au bas de *La Li-seuse* de de Troy fils :

Serait-ce l'art d'aimer ou bien celui de plaire,
Que vous lisez présentement ?
Méprisez ces leçons, croyez-moi, laissez faire
Vos attraits et le sentiment.

Quand on voyage, peu importe la direction qu'on prend ; on traverse des pays « pleins de gazons et de fleurs », et on arrive toujours à l'endroit voulu, « après trois jours de marche. » On se sent toujours entre galants hommes. Quand un général surprend un espion qui venait pour faire exterminer ses troupes, il reçoit poliment cet espion, le salue, l'admire, et



fait panser ses blessures avant de le remettre en liberté (1). On n'est pas plus civil. Si un prince rencontre un berger, ils s'abordent sans plus de façons, se causent familièrement, se racontent leurs petites affaires de famille, et sont du coup les meilleurs amis du monde. Les jeunes filles y ont des hardiesses qui frisent l'inconvenance ; elles sont bien de leur époque, c'est-à-dire du dix-huitième siècle. Le père a-t-il ordonné au jeune berger qu'elle aime de s'éloigner, la jeune fille, sans plus de réserve, part un beau matin pour aller le retrouver ; deux jeunes châtelaines rencontrent par hasard au bord d'un fleuve un berger qui leur plaît : pas un instant à perdre, elles demandent à leur père de le prendre comme berger du château, et le brave homme de père y consent sans se faire davantage prier. En quel pays, en quel temps ces faits mémorables eurent-ils lieu ? On nous dit que Léo et Hersilie vivaient sous Romulus, que Némorin vivait sous Louis XII ; mais leurs mœurs à tous sont si semblables qu'on pourrait sans inconvénient les faire vivre tous sous

(1) *Numa*, II.

Charles IX ou sous Louis XVI ; on serait même plus près de la vraisemblance.

Florian n'a pas le sens de l'exactitude dans la peinture. Estelle, nous dit-il, ressemblait aux bergères de son pays, et à ce propos il nous dépeint les bergères de son pays. Mais qui reconnaîtrait dans le tableau mignard et léché qu'il nous donne, qui reconnaîtrait ces bonnes grosses filles de la campagne, portant un tablier sale sur leur cotte rouge, un chapeau de paille et un gros bâton, ayant le teint hâlé, les mains rouges, de lourdes chaussures, ces peu délicates créatures qu'on appelle communément des bergères ? Quand Florian parle d'elles, il faut qu'il idéalise sa peinture, qu'il en corrige les traits un peu grossiers, qu'il épure le dessin. Il sort de ce travail une petite bergère, coquette et pimpante, non celle qu'il a pu voir dans les champs, mais celle qu'il a vu au dernier bal paré.

« Et vous, bergères de mon pays, qui cachez sous un chapeau de paille des attraits dont tant d'autres seraient vaines ; vous dont le cœur a conservé cet amour sacré des désirs qui mêle un charme secret aux sacrifices qu'il

ordonne ; cette pudeur aimable et sévère, seule parure de la jeunesse ; cette simplicité touchante, unique reste de l'âge d'or ; prêtez l'oreille à mes recits. Estelle vous ressemblait, Estelle avait vos yeux noirs et brillants, et vos longs cheveux d'ébène, et votre visage si doux, où la candeur s'unit à la grâce, à cette grâce naïve qui fuit la beauté qui la cherche, et ne quitte point celle qui l'ignore. Estelle avait vos vertus : elle fut pourtant malheureuse. Puissiez-vous ne l'être jamais ! Puissent vos beaux yeux ne répandre des larmes que pour plaindre mon héroïne ! »

Il traite la bergère rustique à sa façon habituelle, à la façon dont il traite Cervantes quand il traduit le *Don Quichotte* : il l'abrège, il supprime ce qu'il appelle les taches, il épure, il idéalise. Vous ne trouvez plus dans le don Quichotte de Florian les bonnes et franches gaités de l'autre : elles étaient trop crues, trop peu discrètes ; elles ont disparu. Florian leur a interdit l'entrée de ce monde aimable et délicat qui est son royaume. Comme dit Sainte-Beuve, il *florianise* tant soit peu toutes choses. Mais ces gaités et ces crudités, on les regrette pourtant. « C'est le génie qu'il supprime, a dit Marie-Joseph Chénier ; il attiédit la verve de Cervantes ; un comique large et franc devient par-

tout mince et discret. » — « Il a appliqué, dit Joubert, aux épanchements d'une veine abondante et riche les sautilllements et les murmures d'un ruisseau : petits bruits, petits mouvements, très agréables sans doute quand il s'agit d'un filet d'eau resserré qui roule sur des cailloux, mais allure insupportable et fausse quand on l'attribue à une eau large qui coule à plein canal sur un sable très fin. » Il a expurgé, aminci, exténué l'énorme génie de Cervantes, comme il a débarbouillé et rapproché ses bergères de Beau Rivage. Il le fallait, ne fût-ce que pour ne pas effaroucher M. de Penthievre ; mais on ne peut s'empêcher de le regretter.

Il faut faire une exception pour Estelle, où sa géographie est plus exacte, plus précise. C'est son pays que Florian parcourt, il nous indique du doigt les villages que nous apercevons ou que nous traversons. Si nous allons à Anduze, nous passons par les bois de Valory, nous longeons la Mélouze, nous arrivons sur les bords du Galaison. Estelle habite sur les bords du Gardon, au pied des Cévennes, entre

Anduze et Massane, non loin de Marnège et d'Ainassan, dans ces heureuses contrées auxquelles Florian a dédié le bel hymne qui commence son roman :

« Je te salue, ô belle Occitanie ! terre de tous les temps aimée des peuples qui l'ont connue ; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts ; toi dont l'agréable climat força les fiers enfants du Nord de se fixer dans tes plaines ; pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie, et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel ! La nature a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde. Sous ton ciel, aussi pur et moins brûlant que celui d'Espagne, s'élèvent des moissons plus abondantes que celles des campagnes d'Enna ; tes raisins ont fait oublier ceux de Falerne et de Massique ; l'olivier se plaît sur tes coteaux aussi bien que sur les bords de la Durance ; tes arbres nourrissent le ver qui file la pourpre des rois ; le marbre, la turquoise et l'or sont produits par ton sol fertile ; des eaux qui rendent la santé découlent de tes montagnes ; les plantes les plus salutaires croissent en foule dans tes champs. Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères ! Le trône des Césars t'a dû les Antonins, et ce seul bienfait t'a valu la reconnaissance du monde. L'Orient se souvient encore de ce sage et brave Raimond qui, le premier des chrétiens, arbora la croix de Toulouse sur les remparts de la ville

sainte ; l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance ; Rome chérit la mémoire des pontifes qu'elle reçut de toi ; la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats ; la poésie enchanteresse te dut son premier asile. O terre féconde en héros, en talents, en fruits, en trésors, je te salue ! »

Ne manquons pas d'entrer dans la cabane de Rémistan. Nous le ferons avec d'autant plus de plaisir, que c'est une des rares demeures que Florian ait minutieusement décrites :

« Rémistan lui fait accueil, lui offre tout ce qu'il possède, et l'invite à le suivre dans sa cabane pour lui présenter du lait et des fruits.

« L'amant d'Estelle, conduit par son hôte, passe avec lui sur les pierres de l'étang. Il arrive dans la petite île, où tout ce qu'il voit charme ses yeux. La cabane était bâtie sur un tertre couvert d'arbustes. Des ruches posées à l'entrée étaient environnées de jasmins, de rosiers, d'acacias qui nourrissaient les abeilles et embellissaient leur demeure. L'intérieur était une grotte tapissée d'une vigne sauvage. Du milieu des pampres jaillissait une source qui tombait près d'un lit de feuilles, s'échappait en murmurant dans un petit canal de mousse, et s'allait jeter dans l'étang. Plusieurs ouvertures pratiquées dans le roc renfermaient de grands vases remplis de lait ; d'autres moins hautes étaient pleines de fruits, rangés dans des corbeilles. Plus loin étaient rassemblés les

outils de la culture, les remèdes des brebis malades, les diverses graines du jardinage, tout ce qui est nécessaire à l'homme pour obtenir de la nature les biens qu'elle peut donner. »

Mais Numa, mais Gonzalve, mais Galatée, où les prendre ? Où l'on voudra ; le lieu ne fait rien à l'affaire.

Les habitants de ces régions imaginaires vivent, sans préoccupations ni soucis, dans une sorte d'Eden, dans des Champs-Élysées où chaque jour apporte ses joies et ses plaisirs. Leurs troupeaux, blancs et propres, « vont, tantôt réunis, tantôt dispersés, chercher le serpolet sur les collines » ; contre les loups, qu'on ne voit jamais, « des chiens terribles font la garde du côté de la montagne », et durant ce temps, « les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissent des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité. » Dans ces conditions, ils auraient vraiment mauvaise grâce à se plaindre. Heureux les bergers sous Louis XII, si c'était là leur existence ! Quel dommage que les *Chroniques* démentent de si charmantes imaginations !

L'observation, en général, est médiocre. Une seule passion, l'amour, est analysée avec une finesse pénétrante, une délicate perspicacité, qui sur bien des points, dans le théâtre comme dans le roman, rappelle Marivaux, et soutient la comparaison. Mais les caractères sont vagues, le dessin manque de netteté, de fermeté, les lignes ondoient ; surtout, les caractères manquent de vérité. Ils sont trop entiers pour être vraisemblables. Florian méconnaît l'art des nuances. Les personnages sont tous ou des anges ou des démons, et les démons y sont rares. Les uns comme les autres, ils ne sont pas assez humains. Némorin n'a pas un défaut, Romulus est un monstre d'orgueil, de férocité, de violence. Méril, le beau et honnête Méril, n'a rien fait pour mériter son infortune ; rien n'est à reprendre en lui, il est parfait.

Les sentiments de ces anges subissent peu de modifications dans le cours du récit. On les retrouve au bout ce qu'ils étaient au début. C'est toujours le même air qu'ils jouent. C'est la perfection à jet continu, la monotonie dans l'excellence, la ténacité dans la probité.

Si un événement imprévu vient troubler la pureté de cette candeur séraphique, ils passent d'un sentiment à l'autre, brusquement, sans transition. Ils se retournent tout d'une pièce de la béatitude sereine vers la crainte ou la terreur. Les états de leur âme se succèdent par à-coup. L'observation psychologique manque de finesse et de vérité.

« Ah ! mon ami, dit Estelle, ne crains rien, ne crains pas que je t'oublie ; craignons plutôt.... Tes terreurs viennent de passer dans mon âme ; j'éprouve comme toi d'affreux pressentiments. Hier au soir, l'oiseau de nuit est venu sur ma fenêtre ; j'ai entendu ses cris funèbres jusqu'au jour. »

La terreur envahit son âme subitement, sans crier gare. — C'est un éclair, et la voilà tremblante, elle si calme à l'instant même. C'est de cette façon que l'amour germe au cœur de tous ces héros, en coup de foudre. Numa voit Hersilie endormie au pied d'un buisson, et le voilà épris pour la vie. Tout cela est bien rapide. La nature opère plus posément.

Leur ferons-nous un reproche de leur sensi-

bilité ? Non. C'était un mérite trop prisé à l'époque pour que Florian le leur ait refusé, à eux comme à ses héros de comédie. Leurs campagnes sont toujours très humides, ne serait-ce que par les ruisseaux de larmes qui y coulent. Ils sont affectés d'une sensibilité presque malade. Compter le nombre de fois que les mots *sensible*, *tendre*, *attendrir*, figurent dans toutes ces pages serait un travail au-dessus des forces humaines. On peut le commencer, mais on est bien vite contraint d'y renoncer. Ils ont tous les nerfs surexcités. Dites-leur un mot, et ils tombent en pâmoison, à moins que ce ne soit en syncope. « En disant ces mots, Marguerite s'attendrit » ; Némorin promène sur le paysage, à la page suivante, « ses yeux attendris. » Que Némorin retrouve son ancien ami Isidore, ou que Numa retrouve son ancien ami Léo, ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se pressent longtemps sans pouvoir parler. Si Raimond signifie à Némorin l'ordre de laisser en paix sa fille, Némorin « tombe sans sentiment. » Léo retrouve après longtemps sa chère Camille, il jette un cri, se précipite, et

« tous deux, avant de se joindre, ont perdu l'usage de leurs sens. »

Si Némorin entrevoit l'espoir de revenir auprès d'Estelle, « cette idée, cette espérance, l'émotion qu'il ressent, lui ôtent presque la raison. » Puis, quand il faut repartir, même jeu. « Je te quitte, je te quitte, ce mot affreux me prive de ma raison ! » Que sera-ce quand on lui dira qu'Estelle est mariée ? « A cette parole, Némorin tombe sur la terre, privé de tout sentiment. » Cet attendrissement est général et peut même au besoin demeurer collectif : c'est le cas pour les Rhéales quand ils retrouvent Numa, et que ce peuple entier, à genoux, se presse autour de lui.

Un autre sentiment, dont la peinture a cette fois inspiré à Florian ses plus jolies pages, est l'amour maternel.

Florian n'a pas connu sa mère, cette Espagnole, Gillette de Salgue, qui communiqua peut-être à son fils avec son sang le goût des épopées castillanes. Mais il n'a cessé de témoigner pour elle une profonde tendresse, et il a toujours parlé en termes émus de l'amour mater-

nel. Le fabuliste lui a consacré sa jolie fable *La Mère, l'Enfant et les Sarigues*, où se trouve un des plus beaux vers de Florian :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

L'auteur dramatique l'a dépeint avec une grâce aimable dans *Le Bon Ménage*, dans *La Bonne Mère*. Le romancier pense comme l'auteur dramatique et le fabuliste. Un des plus heureux épisodes de *Numa* est celui de Myrtale, cette tendre mère qui trouve dans son fils Léo le dévouement le plus touchant, l'affection la plus profonde et la mieux méritée. Écoutons-le parler d'elle :

« Ma mère, pauvre et infirme, n'avait pour tout bien qu'un troupeau, une chaumière et un jardin. Elle s'appelait Myrtale ; elle avait perdu son époux peu de mois après ma naissance ; elle m'aimait comme une mère seule sait aimer.

« Le soir, je ramenaï les brebis à notre chaumière ; le cœur palpitant de joie, je montraï de loin les colombes ou le faon que je portais en triomphe. Ma mère me faisait de tendres reproches, me menaçait, en m'embrassant, de ne plus me laisser sortir, refusait quelquefois mes dons, ou ne les acceptait qu'après m'avoir fait promettre cent fois de ne plus exposer ma vie.

« Mon cher enfant, me disait-elle, que ne puis-je te

suivre dans la montagne ! je ne craindrais pas un péril que je partagerais avec toi. Mais, faible, languissante, enchaînée par la douleur dans cette cabane, que je trouve si grande aussitôt que tu n'y es plus, mon cœur et ma pensée volent après toi. Juge de mes terreurs : tantôt je te vois suspendu à la cime aiguë d'un pin ; et l'arbre entier me semble trop faible pour pouvoir te soutenir : tantôt, je te vois franchir un torrent ; ton pied retombe sur une pierre polie, tu tends les bras, et l'onde écumante t'engloutit. O mon cher fils, contente-toi de garder notre troupeau ; le lait de nos brebis, les légumes de notre jardin, suffisent pour notre nourriture. Ne prive pas les biches et les tourterelles de leurs enfants chéris, de peur que les sangliers et les ours ne me privent à mon tour de mon fils. Ah ! promets-moi du moins de ne jamais entrer dans les cavernes où ces bêtes cruelles cachent leurs petits. Jure-le-moi, mon cher Léo ; si ce n'est pour toi, que ce soit pour ta mère. Songe que je ne vis que par mon fils, songe que, le jour où tu passeras d'une heure l'instant de ton retour accoutumé, tu trouveras ta mère expirante d'inquiétude et de douleur. »

Léo trouve des accents d'une émotion sincère et profonde quand il raconte les derniers instants de sa mère.

« Je ne te peindrai point ma douleur : nos cœurs se ressemblent, Numa, et tu n'as pas oublié ce que tu souffris à la mort de Tulles. Mes mains dressèrent un simple bûcher,

où le corps de Myrtales fut réduit en cendre. Je recueillis ces cendres dans une urne que je creusai moi-même ; je l'enterrai dans un tombeau de gazon que j'élevai non loin de ma cabane ; et j'écrivis sur une pierre dont je couvris le tombeau : ICI REPOSE MYRTALE. PASSANT, SI TU AIMAS TA MÈRE, PENSE A ELLE ET PLEURE ICI. »

III

Dans la composition de l'œuvre, les mêmes procédés, régulièrement reproduits, sont un peu trop sensibles. Les récits en font les plus grands frais ; c'est par eux que nous apprenons les événements antérieurs, mais ils sont trop fréquents, trop longs. C'est par un récit que Numa apprend de Tullus sa véritable naissance ; Léo apprend la même chose par le même moyen, un récit de Myrtales. C'est par un récit encore que Némorin apprend le mariage et la maladie d'Estelle. Ici, Isidore et Némorin se rencontrent par hasard en pleine campagne, et échangent deux récits qui les mettent tous deux au courant de leur vie ; là, Numa rencontre Léo endormi dans une grotte, et, par le même procédé, deux récits les met-

tent tous deux au fait de leurs deux existences. Les rencontres se font aussi trop souvent de la même façon. Numa rencontre pour la première fois Hersilie endormie au pied d'un buisson ; il voit pour la première fois Anaïs lisant sous l'ombrage. On dirait qu'on ne peut faire un pas sous bois sans trouver au détour de la route quelque jeune princesse se reposant sur le gazon.

Quand les rencontres n'ont pas lieu de cette façon, le héros arrive souvent au moment précis où celui qu'il cherche allait tomber sous le fer de nombreux assassins. C'est ainsi que Numa trouve d'abord Tadius assailli par les affidés de Romulus, et plus tard Zoroastre qu'il a le bonheur d'arracher, ainsi que sa fille, aux mains de vulgaires sicaires.

Le récit simple ne suffit pas toujours à la faculté narrative de Florian. Il arrive souvent, ainsi que dans les fables indiennes qui se dévident en chapelet, que les récits s'emboîtent l'un dans l'autre. Ils forment cascade. Rose conte à Némorin qu'Estelle s'est mariée après le retour de son père, et que celui-ci, en revenant de

Nîmes, a conté ses aventures. Ce second récit s'intercale dans le premier. Rose raconte ce que racontait Raimond.

Une autre machine qui joue assez souvent, comme dans les romans espagnols et ceux de d'Urfé, c'est le songe. Isidore voit en songe Némorin qui lui prédit son prochain amour ; l'ombre de Tullus apparaît en songe à Numa pour le mettre en garde contre Romulus. Il ne pouvait en être autrement dans ces imitations des vieux romans qui, pas plus que la tragédie, n'auraient pu se soutenir sans cet appareil.

Le style en est toujours correct, très soigné, trop soigné souvent. Florian surveille trop sa plume, et l'idée en pâtit. En cherchant l'ingénieux et le joli, il trouve la subtilité, l'esprit de mauvais aloi, la finesse trop alambiquée. Il est naturel de parti pris, il veut l'être, et son naturel est voulu, cherché, trouvé avec effort. Il a des timidités dans le goût de Delille, des circonlocutions qui rappellent et dépassent le « char numéroté », le « tube enflammé » ou « le dard léger qui fixe le lin sur le sein des ber-

gères (1). » On voit chez lui les enfants des laboureurs, vêtus de roses blanches, couronnés de bluets, conduire « le vorace animal qui se nourrit des fruits du chêne. » Il trouve des expressions souvent bien bizarres. Les Sabins « brûlent de se baigner dans le sang des perfides » ; Numa veut fuir Hersilie et « brûler en silence ». Les Sabines en larmes séparent Sabins et Romains aux prises, et après avoir « lavé avec ces pleurs le sang dont ces mains sont souillées, » alors

« Chaque Sabine, embrassant à la fois un Romain et un Sabin, elles rapprochent ainsi les visages des deux ennemis et les forcent enfin à s'embrasser eux-mêmes. »

L'idée n'est ni heureuse ni gracieuse, et ce devait être un spectacle plus comique que touchant, toutes ces femmes tenant une tête sous chaque bras.

Le grand défaut, c'est l'absence de vie et de vérité. C'est un monde trop factice, cette société de bergers et de héros en faveurs roses. Ces

(1) C'est ainsi que Delille désigne un fiacre, un fusil, une épingle, etc.

peintures plaisaient ; et pourtant, déjà du temps de Florian, on lui reprochait d'exagérer sa manière. On adressait à ses romans les critiques que nous leur faisons. Même à Trianon, on estimait que *Numa* était un peu fade. « Quand je lis *Numa*, disait Marie-Antoinette à M. de Besenval, il me semble que je mange de *la soupe au lait*. » Le Brun versifiait le mot de M. de Thiard :

A l'auteur d'une fade et ennuyeuse pastorale.

Dans ton beau roman pastoral,
 Avec tes moutons péle-mêle,
 Sur un ton bien doux, bien moral,
 Berger, bergère, auteur, tout bêle.
 Puis, bergers, auteur, lecteur, chien,
 S'endorment de moutonnerie.
 Pour réveiller ta bergerie,
 Oh ! qu'un petit loup viendrait bien !

On sait le mot cruel de Rivarol rencontrant un jour Florian ayant un manuscrit qui sortait à demi de sa poche : « Ah ! Monsieur, si l'on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait ! »

Le même Rivarol, si redoutable par son esprit

alerte et caustique (1), est l'auteur d'un article célèbre, un article sanglant contre *Numa Pompilius* : si sanglant, que des amis le dissuadèrent de le publier. Il ne parut en effet que plus tard, dans le *Spectateur du Nord* de Hambourg (mars 1797). Florian était mort. S'il eût été imprimé l'année où il fut écrit (1788), qui sait si Florian n'eût pas vu se refermer les portes de l'Académie déjà à demi ouvertes ? L'article était sévère. Il y était dit :

« Son imagination se promène dans des landes arides, et son style n'est jamais rafraîchi par ces heureux sites et ces riants paysages qu'on rencontre si souvent dans le *Télémaque*. On a aussi remarqué dans *Numa* un défaut absolu de mouvement et de variété. On a dit que la pureté et l'élégance ne suffisaient pas dans un ouvrage de cette nature; il n'y a que les impressions créées qui portent un écri-

(1) Rivarol semble avoir pris Florian pour plastron à ses traits d'esprit. C'est de lui ce quatrain qui circula quand le jeune officier fut de l'Académie :

Ecrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit ;
Il a la croix pour son esprit
Et les fauteuils pour son courage.

vain à la postérité. Florian paraît avoir des lois somptuaires dans son style, et son sujet exigeait un peu de luxe. »

C'est fort joliment exprimé. La critique est trop dure pour être vraie de tous points. Il faut bien le dire pourtant, il y a plus de *pureté et d'élégance* que d'*expression créées* dans toutes ces œuvres, plus fades que fortes.

En résumé, si l'on peut à bon droit revendiquer pour le théâtre de Florian une place plus large que celle qui lui est faite aujourd'hui, on serait moins fondé à réclamer pour ses romans une part plus ample à notre attention. Celle qui leur est faite est légitime, mais suffisante. On aurait mauvaise grâce à vouloir pallier ce que ces œuvres légères présentent aujourd'hui de démodé, de fané. Pourtant sur le feuillage jauni quelques petites fleurs vivaces ont duré. Il y a d'agréables pages dans tous ces romans, assez pour les préserver de l'oubli.

LE FABULISTE

CHAPITRE IV.

LE FABULISTE.

- I. Succès des *Fables*. — Méditations au quai de la Ferraille.
- II. La Société : le Roi , les courtisans , le peuple. — Florian démocrate.
- III. L'Homme : la morale de Florian.

I

« Les fables de Florian, a dit Charles Nodier, sont un des chefs-d'œuvre du XVIII^e siècle, et un des meilleurs livres de tous les temps. »

Cet éloge n'est pas exagéré.

Les fables de Florian ont un charme à elles propre, une grâce à la fois naïve et malicieuse, une fraîcheur de ton, une pureté de forme qui les placent sans conteste au premier rang, non loin du fablier de La Fontaine.

Boissy d'Anglas écrivait en 1788 à madame de Vimeux, à propos des fables de Florian :

« Je vous remercie, Madame, de la jolie fable que vous avez bien voulu m'envoyer. Si vous pouviez en « voler » quelques autres, vous me feriez grand plaisir de me les confier. Vous savez combien j'aime les fables de ce « fablier-là ». Ce sera, j'ose le dire, un de ses titres de gloire les moins contestés. »

Ce jugement est resté vrai.

Florian s'intéresse à ses bêtes, et il sait nous y intéresser :

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire !
 Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !
 J'ignore s'ils pourront m'acquérir quelque gloire,
 Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
 Avec mes animaux je veux passer ma vie ;
 Ils sont si bonne compagnie.

On nous le montre vivant à l'hôtel de Toulouse, ayant sa bibliothèque tout près d'une volière peuplée de volatiles qu'il contemplait de longues heures, comme pour en étudier les mœurs. Ces volatiles, il allait lui-même les acheter et les choisir au marché aux Oiseaux, et il nous conte ses lentes promenades le long de la Seine, au quai de la Ferraille, quand il

allait, le sourire aux lèvres, tout pimpant dans son habit brodé, flâner devant les cages pour « travailler à ses fables » ; il s'accoudait à la fenêtre d'un oiseleur de ses amis, tout près du cabaret où les raccolleurs enrôlaient par ruse ou par force les naïfs provinciaux fraîchement débarqués, prêts à signer leur engagement pour une bourse d'or et un pichet de vin bleu.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille :
J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.

La Harpe a consacré aux fables de Florian une jolie étude, ingénieuse, exacte et fine :

« Des nombreux recueils de fables qui on paru dans ce siècle, dit-il, celui-ci me paraît le meilleur. C'est celui où il me semble que l'on a le mieux saisi le véritable esprit et le vrai ton de la fable. La morale est généralement bien choisie et bien adaptée au sujet. Il ne s'agit pas du mérite de l'invention : l'auteur avoue lui-même qu'il a emprunté d'Esopé, de Pilpay, de Gay, des fabulistes allemands, et surtout

d'un poète espagnol, Yriarte, *qui lui a fourni ses apologues les plus heureux*. Il a tout mis à contribution, il a bien fait; il ne s'en cache pas, et c'est encore mieux. Je ne vois là-dessus nulle chicane à lui faire; car s'il existe un fonds littéraire qui appartienne particulièrement à celui qui le fait valoir, c'est assurément l'apologue, puisque la leçon est perdue, si vous ne lui donnez pas l'agrément et l'intérêt qui la font retenir. Depuis que la vérité est nue, il lui est arrivé souvent de se morfondre: honneur à celui qui sait l'habiller de manière à la produire dans le monde avec succès! »

Sainte-Beuve est revenu, pour le confirmer, sur le jugement de La Harpe; il ne fait guère que repasser sur les traits principaux marqués par son prédécesseur, pour les rendre plus forts et plus précis. « Le talent de Florian s'y montre au complet, avec son naturel gracieux, sa diction facile et spirituelle, avec une morale aimable et bienveillante, mais qui n'exclut ni la raillerie ni la malice. Les fables de Florian sont bien composées, d'une combinaison ingénieuse et facile; le sujet y est presque partout

dans un parfait rapport, dans une proportion exacte avec la moralité. Et en même temps on n'y sent pas l'arrangement artificiel comme chez La Mothe, ni ce genre d'esprit qui, ayant pour point de départ une idée abstraite, a besoin ensuite de s'avertir lui-même qu'il faut être figuré, riant, familier, et même naïf. Les qualités du fabuliste sont naturelles chez Florian : il a la fertilité de l'invention, et les images lui viennent sans effort. »

Cette critique flatteuse n'est pas suspecte, venant de Sainte-Beuve, qui s'est montré sévère, injuste même pour l'auteur d'*Estelle*. Florian, dans ses fables, force l'admiration de ses plus froids admirateurs.

II

C'est la peinture exacte et intéressante de la société au siècle dernier. Toutes les classes sociales y ont leur place, toutes, depuis l'homme du peuple, les gens de lettres, les artistes, le clergé, jusqu'aux ministres, aux courtisans, et

à celui qui mène toute cette foule bigarrée, le roi.

Du roi, il était dangereux de dire trop de mal, et Florian a prudemment évité ce péril. S'il en parle, ce n'est que pour nous faire toucher du doigt les difficultés sans nombre de sa situation et de ses fonctions. Ecoutez ces quelques lignes ; c'est l'examen de conscience du monarque :

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
 Et se lamentait d'être roi :
 « Quel pénible métier ! disait-il ; sur la terre
 Est-il un seul mortel contredit comme moi ?
 Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre ;
 Je chéris mes sujets, et je mets des impôts ;
 J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse ;
 Mon peuple est accablé de maux,
 Je suis consumé de tristesse :
 Partout je cherche des avis,
 Je prends tous les moyens, inutile est ma peine ;
 Plus j'en fais, moins je réussis .

Il est vrai qu'il n'est pas toujours si débonnaire ; il a mauvaise grâce à maudire les guerres, car bien souvent lui seul est respon-

sable des conflits qu'il a provoqués par son ambition et sa cupidité. Bien souvent les lions s'engagent dans une expédition ruineuse, sans autre motif que la convoitise des États voisins du léopard.

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.

L'attaquer n'était pas chose bien difficile ;
Mais le lion craignait les panthères, les ours,
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :

Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il députe un ambassadeur :

C'était un vieux renard. Admis à l'audience
Du jeune roi, d'abord il vante sa prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance ;

Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnaîtra leur puissance.

Le léopard accepte ; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent à qui mieux mieux les ours et les pan'hères ;
Cela fut bientôt fait ; mais quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,

Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé se plaignit du lion ;
Celui-ci montra sa denture
Pour prouver qu'il avait raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard ;
Il apprit alors, un peu tard,
Que contre les lions les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

Cette fable devait éveiller bien des souvenirs récents et cruels, les folies des guerres de la succession d'Autriche, la guerre de Sept Ans, le désastre de Rosbach, les dures campagnes de nos solats là-bas, derrière le Rhin, dans un pays où il fallait tout craindre, même et surtout nos alliés. Les États des léopards font penser à la Silésie.

Est-il roi pacifique ? à défaut de la passion des armes, il en aura quelque autre, qui ne sera pas moins funeste à l'Etat, quoique moins sanguinaire. Sans parler des mille et un divertissements qui lui feront négliger les affaires, il croit pouvoir sans danger s'adonner à l'étude, aux sciences : aveugle monarque, s'il ne

comprend pas qu'un roi n'est pas un homme ordinaire, que tous ses instants sont dus à ses sujets, que les travaux personnels, louables chez d'autres, lui sont interdits, sous peine de mériter les reproches du mendiant au roi Alphonse :

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,

Et que l'on surnomma *le Sage*,

Non parce qu'il était prudent,

Mais parce qu'il était savant,

Alphonse fut surtout un habile astronome ;

Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,

Et quittait souvent son conseil

Pour la lune et pour le soleil.

Un soir qu'il retournait à son observatoire,

Entouré de ses courtisans :

« Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire

Qu'avec mes nouveaux instruments

Je verrai cette nuit des hommes dans la lune,

— Votre Majesté les verra,

Répondait-on ; la chose est même trop commune ;

Elle doit voir mieux que cela. »

Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,

s'approche en demandant humblement, chapeau bas,

Quelques maravédis ; le roi ne l'entend pas,

Et, sans le regarder, son chemin continue.

Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,

Toujours renouvelant sa prière importune ;

Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
 Répétait : « Je verrai des hommes dans la lune. »

Enfin le pauvre le saisit

Par son manteau royal, et gravement lui dit :

« Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes
 Que Dieu vous a fait souverain.

Regardez à vos pieds : là vous verrez des hommes,
 Et des hommes manquant de pain. »

Si Louis XVI, du fond de son laboratoire, entre ses derniers essais de confitures, ses nouvelles serrures et ses chiens de chasse, eut connaissance de cet apologue, il dut froncer le sourcil et trouver téméraire qu'on le visât ainsi, même de si loin.

Le roi, pourtant, ne saurait-il soustraire au devoir quelques moments pour son repos ? N'est-il pas secondé ? ses ministres ne sauraient-ils le suppléer ? Malheur à lui, s'il ose se fier à eux ! car les ministres sont la pire engeance, et la plus dangereuse. Qu'il se rappelle le mot du roi de Perse :

Un roi de Perse, certain jour,
 Chassait avec toute sa cour.
 Il eut soif, et dans cette plaine
 On ne trouvait point de fontaine.

Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin.

« A Dieu ne plaise que j'en mange !

Dit le roi ; ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes vizirs aussitôt mangeraient le verger. »

Heureux le monarque qui a su mettre la
main sur un ministre intègre et intelligent, cet
oiseau si rare ! Qu'il le cherche, pourtant, c'est
son devoir, et il n'est pas de meilleur conseil à
lui donner que celui du berger à certain monar-
que découragé par les déboires de son métier.
Il se désolait, quand il aperçut un jour

Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlant, éperdus,

Et des béliers sans force errant dans les bruyères.

Leur conducteur, Guillot, allait, venait, courait,

Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,

Tantôt à cet agneau qui demeure derrière ;

Puis à sa brebis la plus chère ;

Et tandis qu'il est d'un côté,

Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite ;

Le berger court, l'agneau qu'il quitte

Par une louve est emporté.

Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,
Et de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
« Voilà bien ma fidèle image !
S'écria le monarque ; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois, entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage :
Cela console un peu. » Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne,
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants ;
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.
Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.
Le roi, tout étonné, disait : « Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit ; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère.
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah ! comme je rirais !... » Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir ;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élançe et le terrasse.

Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent de la plaine ;
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout, couché dessus l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.

Alors le roi, presque en courroux,
Lui dit : « Comment fais-tu ? les bois sont pleins de loups,
Tes moutons, gras et beaux, sont au nombre de mille,
Et, sans être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens !
— Sire, dit le berger, la chose est fort facile :
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens. »

C'est assurément chose plus facile à recommander qu'à exécuter. Voulons-nous les voir de près, ces ministres de la royauté ? Les voici précisément réunis en conseil ; entrons, et écoutons :

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils :
Partout dans ses Etats on se livrait en proie
Aux transports éclatants d'une bruyante joie ;
Les rois heureux ont tant d'amis !
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,
Sous qui le lionceau fit son apprentissage.

Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que longtemps on y pense.
Le monarque, indécis, assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement
Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.
Le tigre se leva : « Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint après vous des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout s'il sait être invincible. »
L'ours fut de cet avis ; il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois ;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin, le chien parle à son tour :

« Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
 Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret ;
 L'art de tromper ne me plaît guère :
 Je connais un plus beau secret -
 Pour rendre heureux l'Etat, pour en être le père,
 Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
 Dans une dépendance entière ;
 Ce secret c'est de les aimer.

Voilà, pour bien régner, la science suprême
 Et, si vous désirez la voir dans votre fils,
 Sire, montrez-la-lui vous-même. »

Tout le conseil resta muet à cet avis.

Le lion court au chien : « Ami, je te confie
 Le bonheur de l'Etat et celui de ma vie ;
 Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,
 S'il se peut, va former son cœur (1). »

Mais combien en est-il, de ces chiens dévoués ?
 Maupeou, Terray, d'Aiguillon étaient de bien
 tristes sires, et combien de ces ministres mé-
 diocres trouvait-on pour un Choiseul, un Tur-
 got ou un Necker ? Le ministre, qu'est-il autre
 chose, sinon un courtisan parvenu aux charges
 et aux honneurs qu'il a longtemps brigués ? Et
 qu'est-ce qu'un courtisan ? Un Protée bien su-

(1) Cette fable fut lue à l'Académie en février 1739, dans la séance de réception du chevalier de Boufflers.

périeur à celui de la mythologie antique, un homme sans foi ni conscience, qui fait bon marché de ses convictions ou de son honneur, s'il peut par ce facile sacrifice arriver aux grandeurs désirées. Florian s'est agréablement joué de cette race méprisable dans une fable où l'ironie railleuse a plus de force que les déclamations indignées et sonores :

On en veut trop aux courtisans ;
On va criant partout qu'à l'État inutiles,
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles.

Ce sont discours de médisants.
J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.

Voici comment. Dans le pays
La peste avait été portée,
Et ne devait cesser que quand le dieu Protée
Dirait là-dessus son avis.

Ce Dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre :
Pour le faire parler il faut longtemps le suivre,
Près de son antre l'épier,
Le surprendre, et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté.

Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,

Se change en noir serpent : sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que, dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.

Le courtisan sourit : « Je connais cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper. »

Il court alors pour l'attraper ;

Mais le dieu change de figure ;

Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.

« Tu veux me vaincre dans mon art,

Disait le courtisan ; mais depuis mon enfance,

Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,

Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.

Changer d'habit, de mœurs, même de conscience,

Je ne vois rien là que d'aisé. »

Lors il saisit le dieu, le lie,

Arrache son oracle et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,

Combien un courtisan peut servir la patrie.

Nous les passons en revue, les diverses espèces de ces courtisans éhontés, les renards, les loups, les panthères, les singes, et tant d'autres. Nous démêlons leurs calculs, et nous vérifions une fois de plus le mot si vrai de Massillon : « Le choix des temps et des occasions est la grande science des courtisans » (1). Nulle

(1) Oraison funèbre du Dauphin.

sincérité, beaucoup d'adresse et d'hypocrisie, voilà le moyen d'arriver à la cour :

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
 A la cour d'un lion servait depuis longtemps ;
 Les succès les plus éclatants
 Avaient prouvé son zèle et son intelligence :
 Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien.
 On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien ;
 Et l'habile renard était dans l'indigence.

Lassé de servir des ingrats,
 De réussir toujours sans en être plus gras,
 Il s'enfuit de la cour ; dans un bois solitaire
 Il s'en va trouver son grand-père,
 Vieux renard retiré, qui jadis fut vizir.
 Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
 Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
 Il demande pourquoi de si nombreux services
 N'ont jamais pu rien obtenir.

Le bonhomme renard, avec sa voix cassée,
 Lui dit : « Mon cher enfant, la semaine passée,
 Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier ;

 C'est moi qui suis son héritier,
 J'ai conservé sa peau ; mets-la dessus la tienne,
 Et retourne à la cour. » Le renard avec peine
 Se soumet au conseil ; affublé de la peau

 De feu son cousin le blaireau,
 Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
 Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
 Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.

Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :
Il était grand-vizir. « Je te l'avais bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père ;
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire
Doit d'abord cacher son esprit. »

Ce monde est ainsi fait, que ceux-là réussissent,
qui savent se faire humbles, et plier les
genoux.

Un rhinocéros, jeune et fort,
Disait un jour au dromadaire :
« Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal, puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit,
Et croit augmenter sa richesse
En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux ;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;
J'en conviens franchement ; mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable ;
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous :

Notre corne et notre cuirasse,
 Dans les combats pourraient servir ;
 Et cependant l'homme nous chasse,
 Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
 — Ami, répond le dromadaire,
 De notre sort ne soyez point jaloux ;
 C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
 Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous ;
 Mais de cette faveur voici tout le mystère :
 Nous savons plier les genoux. »

Et le courtisan se plie à merveille, car il n'a d'autre mobile que son intérêt, il lui sacrifie tout. La Bruyère l'avait déjà dit : « L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt. » C'est qu'il faut faire figure à Trianon et à Versailles, et tous les moyens sont bons pour soutenir l'éclat de son blason et de sa maison.

Le train d'un grand seigneur est luxueux et dispendieux. Entrons chez M. d'Epinay, qui n'est pourtant qu'un simple fermier du roi : « Les officiers, les femmes et les valets se montent au nombre de seize. Lorsque M. d'Epinay est levé, son valet se met en devoir de l'accommoder. Deux laquais sont debout à attendre ses ordres. Le premier secrétaire vient avec l'intention de

rendre compte des lettres qu'il a reçues et qu'il est chargé d'ouvrir ; mais il est interrompu deux cents fois dans cette opération par toutes sortes d'espèces imaginables. C'est un maquignon qui a des chevaux uniques à vendre. Ensuite c'est un polisson qui vient brailler un air et à qui on accorde sa protection pour le faire entrer à l'Opéra, après lui avoir donné quelques leçons de bon goût et lui avoir appris ce que c'est que la propreté du chant français. C'est une demoiselle qu'on fait attendre pour savoir si je suis encore là. Je me lève, et je m'en vais. Les deux laquais ouvrent les deux battants pour me laisser sortir, moi qui passerais par le trou d'une aiguille, et les deux estafiers crient dans l'antichambre : « Madame, Messieurs, voilà Madame ! » Tout le monde se range en haie, et ces messieurs sont des marchands d'étoffes, des marchands d'instruments, des bijoutiers, des colporteurs, des laquais, des décrotteurs, des créanciers, enfin tout ce que vous pouvez imaginer de plus ridicule et de plus affligeant (1). »

(1) *Mémoires* de M^{me} d'Épinay, Ed. Boiteau, I, 306.

Il demande au sort ce qu'il n'a pu obtenir par calcul ; il vient du Louvre : le voilà maintenant à la table de jeu, au milieu d'un de ces salons décrits dans *Manon Lescaut*, comme il s'en trouvait des quantités au quartier du Palais-Royal, où on jouait à la roulette, au *tri*, etc. Il s'assied devant le tapis vert où roulent et brillent les louis d'or ; mais la fortune lui tient rigueur, il tire mélancoliquement de son pourpoint sa dernière pistole, la perd, sort désespéré, et ordonne la coupe de ses bois pour payer ses dettes.

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
 Avait perdu sa dernière pistole,
 Et puis joué sur sa parole :
 Il fallait payer sans retard ;
 Les dettes du jeu sont sacrées.
 On peut faire attendre un marchand,
 Un ouvrier, un indigent,
 Qui nous a fourni ses denrées ;
Mais un escroc ! l'honneur veut qu'au même moment
 On le paie, et très poliment.
 La loi par eux fut ainsi faite.
Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
 Ordonne une coupe de bois.

Aussitôt les ormes, les frênes,
 Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
 Tombent l'un sur l'autre à la fois.
 Les faunes, les sylvains, désertent les bocages,
 Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages,
 Et le dieu Pan, dans sa fureur,
 Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
 S'en prend à la Fortune : « O mère du malheur !
 Dit-il, infernale furie !
 Tu troubles à la fois les mortels et les dieux ;
 Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie... »
 Il parlait, lorsque dans ces lieux
 Tout à coup paraît la déesse.
 « Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse ;
 Je n'ai point causé tes malheurs :
 Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
 Je ne fais rien. — Qui donc fait tout ? — L'adresse. »

Alors il retourne à la cour, son séjour constant, à Versailles où il consent à habiter sous les combles pour avoir l'honneur d'être plus près du roi, pour qu'il ne se fasse rien dont il ne soit le premier informé. « Qui, demande La Bruyère, qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ? »

A la cour, « la présence est d'obligation, on pourrait dire qu'elle est une continuation de

l'ancien hommage féodal ; l'état-major des nobles est tenu de faire cortège à son général-né. Aux yeux du prince, l'absence serait une marque d'indépendance autant que d'indifférence... Tous les matins, à sept heures, en hiver comme en été, le duc de Fronsac, par ordre de son père, se trouvait au bas du petit escalier qui conduit à la chapelle, uniquement pour donner la main à M^{me} de Maintenon qui partait pour Saint-Cyr. — « Pardonnez-moi, Madame, lui écrivait le duc de Richelieu, l'extrême liberté que je prends d'oser vous envoyer la lettre que j'écris au roi, par où je le prie à genoux qu'il me permette de lui aller faire de Ruel quelquefois ma cour, car j'aime autant mourir que d'être deux mois sans le voir. » — Le vrai courtisan suivait le prince comme l'ombre suit le corps. Approcher du roi, être domestique dans sa maison, huissier, porte-manteau, valet de chambre, est un privilège qu'on achète, même en 1789, trente, quarante et cent mille livres (1). »

Tel est l'entourage du roi.

(1) H. Taine, *Origines de la France contemporaine*, I, 129.

Plus loin, bien loin, l'échine courbée, l'homme du peuple s'incline sur le passage de ces brillants seigneurs. Résigné, misérable, il ne connaît pas le roi, et pourtant, que ce roi soit juste et charitable, il l'aimera, priera pour lui dans les églises pendant ses maladies, comme il fit en 1743 durant la maladie du roi à Metz, et bénira son nom.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.

En vain la fortune l'accable ;

En vain mille ennemis, ligués avec le sort,

Semblent lui présager sa perte inévitable :

L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,

Rend inutile leur effort.

Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,

Philippe, sans argent, sans troupe, sans crédit,

Chassé par l'Anglais de Madrid,

Croyait perdu son diadème.

Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :

Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,

Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie

Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,

Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,

Riche et pourtant aimé, cité dans les Castilles

Comme l'exemple des familles.

Son habit, filé par ses filles,

Était ceint d'une peau de loup.

Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches, de son nez,
Descendaient jusque sur sa fraise.

Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux ;
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.

Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : « Où vas-tu ?
Un revers t'a-t-il abattu ?

Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage ;
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.

Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles.
Nous périrons pour toi sur les champs de l'honneur.

Le hasard gagne les batailles ;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.

Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâce à quarante ans
De travail et d'économie,

Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième, et, la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,

Nous ne demanderons que repos et justice :
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses ;
Mais loin de briguer ses largesses,

Moins il donne, et plus nous l'aimons.

Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,

Nous te bénirons en silence :

On t'a vaincu, nous te cherchons. »

Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle

Philippe le relève en poussant des sanglots ;

Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,

Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.

Bientôt, selon la prophétie

Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,

Et sur le trône d'Ibérie

N'oublia point le laboureur.

Le peuple sait honorer le mérite là où il se trouve, et reconnaître les bienfaits : les rois n'en sont pas assez convaincus.

Dans la fable que nous venons de lire, qui des deux, du roi ou du laboureur, fait la plus noble figure ? La réponse n'est guère douteuse ; la sympathie et l'admiration vont droit au laboureur, à l'homme du peuple. C'est lui que l'auteur a voulu mettre en relief. « Dans *Le Laboureur de Castille*, dit Sainte-Beuve, qui est comme son *Paysan du Danube*, Florian a trouvé quelques accents énergiques et fermes pour peindre le costume et l'air de ce rustique et loyal sujet. » — Il est sympathique, ce paysan

ceint d'une peau de loup, avec son large chapeau, et ses traits basanés. Il est comme le type de l'homme du peuple, dévoué, intelligent, généreux : on sent que Florian s'intéresse à lui.

C'est une lecture bien curieuse, que celle des fables où il est question du peuple. Comme l'a fort justement remarqué M. H. Bonhomme (1), on n'a pas assez dit « les tendances émancipatrices, les aspirations libérales, la hardiesse » de Florian. Il parle un tout autre langage que celui qu'on attendrait d'un noble gentilhomme ayant toujours vécu dans l'intimité des grands. On reconnaît dans les *Fables* celui qui faillit être embastillé pour son discours : *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*.

N'était-il pas hardi de présenter de la société contemporaine ce tableau où chaque trait est une satire de l'ancien régime ? Le chien promène avec lui par le monde le jeune lionceau dont l'éducation lui a été confiée.

. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,

(1) Préface des *Fables* de Florian, XXI et s.

Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère ;
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.

Le jeune lionceau frémissait de colère :
« Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi ? — Comment pourraient-ils l'être ?
Disait le chien ; les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas. »

« Regardez à vos pieds, dit-il aux rois, là vous
verrez des hommes, et des hommes manquant
de pain. »

Il y a même une certaine fierté hardie dans le
ton dont il leur parle, et semble leur demander
compte du sang qu'ils versent durant leurs
guerres : « De quel droit, s'il vous plaît, faut-il
qu'on meure pour vous ? »

C'est dans la fable *Les Enfants et les Perdreaux*
qu'il leur lance à bout portant cette
rude apostrophe :

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leurs enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux

Qui voletaient avec leur mère.
 Vous jugez de leur joie et comment mes bambins
 A la troupe qui s'éparpille
 Vont partout couper les chemins,
 Et n'ont pas assez de leurs mains
 Pour prendre la pauvre famille !
 La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
 Tourne en vain, voltige, s'approche ;
 Déjà mes jeunes étourdis
 Ont toute sa couvée en poche.
 Ils veulent partager comme de bons amis ;
 Chacun en garde six, il en reste un treizième :
 L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
 « Tirons au doigt mouillé. — Parbleu non. — Parbleu si.
 — Cède, ou bien tu verras. — Mais tu verras toi-même. »
 De propos en propos, l'aîné, peu patient,
 Jette à la tête de son frère
 Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
 D'un des siens riposte à l'instant.
 L'aîné recommence d'autant ;
 Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
 De pauvres perdreaux palpitants.
 Le fermier, qui passait en revenant des champs,
 Voit ce spectacle sanguinaire,
 Accourt, et dit à ses enfants :
 « Comment donc ! petits rois, vos discordes cruelles
 Font que tant d'innocents expirent par vos coups !
 De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
 Faut-il que l'on meure pour vous ? »

La misère du peuple en France était loin d'avoir diminué depuis le dix-septième siècle, depuis le temps où Racine tombait en disgrâce pour avoir trop généreusement revendiqué les droits du peuple, et où La Bruyère faisait du paysan cette peinture énergique :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé (1). »

Quand, au siècle suivant, Arthur Young vint en France, il fut profondément attristé par l'état misérable où il voyait le peuple. « Un

(1) La Bruyère, éd. Chassang, t. I, p. 407.

Anglais, dit-il, qui n'a pas quitté son pays, ne peut se figurer l'apparence de la majeure partie des paysannes en France (1). » Il interroge l'une d'elles : « même d'assez près, on lui eût donné de soixante à soixante-dix ans, tant elle était courbée, tant sa figure était ridée et durcie par le travail; elle me dit n'en avoir que vingt-huit. »

Voici ce qu'écrivit en 1767 une dame du Limousin : « Les paysans y vivent de seigle dont on n'ôte pas le son, qui est noir et lourd comme du plomb. Presque tous les enfants meurent. Les femmes n'ayant presque pas de lait, les enfants d'un an mangent de ce pain dont je vous ai parlé (2). » Le témoignage d'Arthur Young n'est pas fait pour éclaircir cette sombre peinture. « A Clermont-Ferrand, il y a des rues qui pour la couleur, la saleté et la mauvaise odeur, ne peuvent se comparer qu'à des tranchées dans un tas de fumier. » Dans les auberges, « rien qu'étroitesse, misère, saleté,

(1) Arth. Young, I, 235.

(2) *Ephémérides du Citoyen*, XX, 156.

ténèbres. Celle d'Aubenas serait le purgatoire d'un de mes pourceaux (1). »

Voici, dans cette fable qui rappelle *Le Meunier sans souci*, la censure des façons brutales dont les grands agissent envers le pauvre. Le début est une description d'un rare bonheur et d'une richesse de couleur toute orientale :

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;
L'or, le jaspé, l'azur, décoraient le parvis ;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,
Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes
A côté du lit de brocart.

Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.

Là, content du petit produit

(1) Arth. Young, I, 280, 294.

D' un grand travail, sans dette, et sans soucis pénibles,
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le vizir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette ;
Mais le calife veut que d'abord on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier.
On lui porte de l'or. « Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme ;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire ;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père.
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici ;
Il peut détruire ma chaumière ;
Mais s'il le fait, il me verra
Venir chaque matin sur la dernière pierre
M'asseoir et pleurer ma misère.
Je connais Almamon, son cœur en gémira. »
Cet insolent discours excita la colère
Du vizir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.

On sent comme les premières revendications
de la Révolution qui gronde dans ces pages sur
la misère du peuple.

« *Cela ne sera rien*, disent certaines gens,
Lorsque la tempête est prochaine ;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ? »
Pourquoi ? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.

Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.

Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : « *Cela ne sera rien.* »

Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.

Les vivres tiraient à leur fin ;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète ;
Notre capitaine se tait.

« *Cela ne sera rien* », criait le perroquet.
Le calme continue, on rit vaille que vaille,
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen !
Perruches, cardinaux, catacois, tout y passe.

Le perroquet, la tête basse,
Disait plus doucement : « *Cela ne sera rien.* »

Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée ;
 Il attendit, il fut étranglé bel et bien ;
 Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :
« Cela... cela ne sera rien. »

C'est une bien mauvaise fortune pour le vilain
 quand un grand s'approche de lui, vint-il en
 souriant, non pas le rançonner, mais s'asseoir à
 sa table en ami, et partager ses ébats. Que ne
 restait-il dans son superbe manoir : ce sont jeux
 trop sanglants, que les jeux de princes :

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.

Certaine guenon moricaude,
 Assise gravement, tenait sur ses genoux
 La tête de celui qui, courbant son échine,
 Sur sa main recevait les coups.

On frappait fort, et puis devine !
 Il ne devinait point ; c'étaient alors des ris,
 Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit, du fond de sa tanière,
 Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
 Se présente au milieu de nos singes joyeux.
 Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
 Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :

Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne,
 Et je viens même ici, comme particulier,
 A vos plaisirs m'associer :

Jouons, je suis de la partie.

— Ah ! monseigneur, quelle bonté !

Quoi ! Votre Altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous ? — Oui, c'est ma fantaisie.

Mon Altesse eut toujours de la philosophie,

Et sait que tous les animaux

Sont égaux.

Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »

Les singes, enchantés, crurent à ce discours,

Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale

Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;

Le léopard frappe, et soudain

On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe cette fois devina qui frappait,

Mais il s'en alla sans le dire.

Ses compagnons faisaient semblant de rire,

Et le léopard seul riait.

Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte ,

En se disant entre les dents :

« Ne jouons pas avec les grands :

Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

Le roi, les grands, le peuple, n'épuisent
pas la série des différents types qu'offre la
société.

Au tour des gens de lettres, si à plaindre :

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits

Étaient rongés par les souris.

Il avait beau changer d'armoire,
 Avoir tous les pièges à rats,
 Et de bons chats,
 Rien n'y faisait ; prose, vers, drame, histoire,
 Tout était entamé ; les maudites souris
 Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
 Ou le récit d'une victoire,
 Qu'un petit bouquet à Chloris.
 Notre homme au désespoir (et l'on peut bien m'en croire,
 Pour y mettre un auteur peu de chose suffit)
 Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire,
 Puis dans sa colère il écrit.
 Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,
 Et crevèrent.
 « C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison. »
 Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
 Qu'on ait mordu, mauvais ou bon,
 Et l'on déshonore sa plume
 En la trempant dans du poison.

Les avocats maintenant ; voici leurs harangues
 captieuses, apprises à l'école des renards :

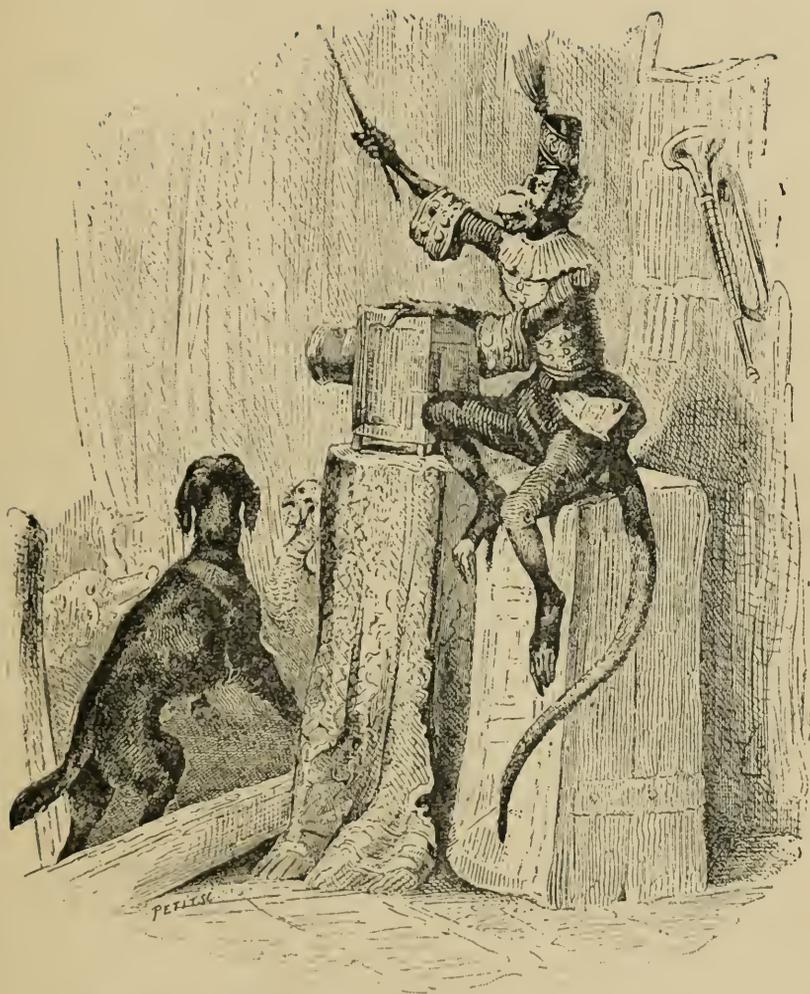
 Que je hais cet art de pédant,
 Cette logique captieuse,
 Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
 D'un principe erroné tire subitement
 Une conséquence trompeuse,
 Et raisonne en déraisonnant !

Les Grecs ont inventé cette belle manière ;
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.
Que Dieu leur donne paix ! Il s'agit d'un renard
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique.
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,
Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait : ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
« Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer ;
Si je perds, nulle est sa créance ;
Car il convient que l'échéance
N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès :
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense.
Mon dilemme est certain. — Nenni,
Répondait aussitôt le maître.
Si vous perdez, payez : la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez, car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné ;
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.
Chacun attend alors que le juge prononce,

Et l'auditoire s'étonnait
 Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
 Le léopard rêveur prit enfin la parole :
 « Hors de cour, leur dit-il; défense à l'écolier
 De continuer son métier,
 Au maître, de tenir école. »

Et les critiques, les mauvais, s'entend :

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
 Vint s'établir dans un bocage ;
 Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
 Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
 Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
 Critiquait surtout sa cadence.
 Le linot, selon lui, ne savait pas chanter ;
 La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
 Si de bonne heure il eût été son maître,
 Et qu'elle eût voulu profiter.
 Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire ;
 Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
 Par des coups de sifflets répondant à leurs sons,
 Le perroquet les faisait taire.
 Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
 Viennent lui dire un jour : « Mais parlez donc, beausire,
 Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire.
 Sans doute vous avez une brillante voix.
 Daignez chanter pour nous instruire. »
 Le perroquet, dans l'embarras,



Reproduction de Victor Adam.

Le Singe qui montre la Lanterne magique.

Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
« Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas. »

Et les beaux discoureurs, qui pérorent pour
le plaisir de s'entendre :

Messieurs les beaux esprits dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours.

Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,

Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.

Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.

« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent ; je fais tout pour l'honneur. »

A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique ; on ferme les volets,
Et par un discours fait exprès
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller, mais on applaudit.

Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.

Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Eve et des animaux...

Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;

Voyez... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir :
L'appartement, le mur, tout était noir.

« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.

— Ni moi non plus, disait un chien.

— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;

Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien. »

Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment, et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.

Tous y passent, artistes (1), artisans, marchands, moines (2), étudiants (3) : c'est un défilé comique et quelquefois affligeant de l'humanité, avec ses verrues, ses bosses et ses haillons, une danse d'Holbein moins macabre, moins désolante, mais guère plus flatteuse pour notre pauvre humanité.

III

Après la société, l'homme.

Les idées de Florian sur la nature humaine, les vices qu'il y découvre, les rares qualités

(1) Liv. III, v. *Le Rossignol et le Paon*.

(2) Liv. III, x. *Le Dervis, la Corneille et le Faucon*.

(3) Liv. III, VIII. *Les deux Bacheliers*. La fable des *Deux Bacheliers* est une peinture plaisante des études philosophiques, et par contre-coup une satire de la philosophie elle-même. Florian s'est rappelé le temps où il avait commencé un traité de métaphysique. Cf p. 21.

qu'il lui reconnaît, les conseils qu'il prodigue, constituent un petit traité de morale d'une vérité parfois sévère, mais partout finement observée et agréablement exposée.

L'intérêt ! voilà le fléau de la société. Tout par intérêt ! semble la devise des hommes. C'est contre elle que Florian a redoublé ses coups. Il est revenu souvent sur ce thème ; ses fables sont une grande leçon de désintéressement. C'est par là que commence le recueil, dans la fable *Le Bœuf, le Cheval et l'Ane* :

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.

Un baudet, direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.

A qui l'orgueil sied-il ? et qui de nous ne pense

Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,

Elèvent au-dessus de nous ?

Le bœuf, d'un ton modeste et doux,

Alléguait ses nombreux services,

Sa force, sa docilité ;

Le coursier sa valeur, ses nobles exercices,

Et l'âne son utilité.

« Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres.

En voici venir trois, exposons-leur nos titres.

Si deux sont d'un avis, le procès est jugé. »

Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé

D'être le rapporteur : il explique l'affaire,

Et demande le jugement.

Un des juges choisis, maquignon bas normand,

Crie aussitôt : « La chose est claire,

Le cheval a gagné. — Non pas, mon cher confrère,

Dit le second jugeur, c'était un gros meunier ;

L'âne doit marcher le premier ;

Tout autre avis serait d'une injustice extrême.

— Oh ! que nenni, dit le troisième,

Fermier de sa paroisse et riche laboureur :

Au bœuf appartient cet honneur.

— Quoi ! reprend le coursier écumant de colère,

Votre avis n'est dicté que par votre intérêt !

— Eh mais, dit le Normand, par quoi donc, s'il vous

[plait ?

N'est-ce pas le code ordinaire ?

C'est le sujet encore d'une autre fable, une des plus jolies, des plus ingénieuses, et qui en même temps est d'une profonde vérité : *Le Vieux Arbre et le Jardinier* :

Un jardinier dans son jardin

Avait un vieux arbre stérile ;

C'était un grand poirier qui jadis fut fertile ;

Mais il avait vieilli : tel est notre destin.

Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;

Le voilà qui prend sa cognée.
 Au premier coup l'arbre lui dit :
 « Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
 Que je t'ai donné chaque année.
 La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant ;
 N'assassine pas un mourant
 Qui fut ton bienfaiteur. — Je te coupe avec peine,
 Répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois. »
 Alors, gazouillant à la fois,
 De rossignols une centaine
 S'écrie : « Epargne-le, nous n'avons plus que lui :
 Lorsque ta femme viens'asseoir sous son ombrage,
 Nous la réjouissons par notre doux ramage ;
 Elle est seule souvent ; nous charmons son ennui. »
 Le jardinier les chasse, et rit de leur requête ;
 Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
 Sort aussitôt du tronc, en lui disant : « Arrête.
 Ecoute-nous, homme inhumain :
 Si tu nous laisses cet asile,
 Chaque jour nous te donnerons
 Un miel délicieux dont tu peux à la ville
 Porter et vendre les rayons ;
 Cela te touche-t-il ? — J'en pleure de tendresse,
 Répond l'avare jardinier :
 Eh ! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
 Qui m'a nourri dans sa jeunesse ?
 Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux ;
 C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
 Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
 Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton. »

Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.
Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond.

C'est là la façon gracieuse dont Florian flétrissait ces vils calculs contre lesquels Bossuet déjà, après tant d'autres, tonnait de sa voix puissante : « Intérêt, Dieu du monde et de la Cour, le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs » (1) !

L'amitié elle-même, ce sentiment délicat qui a souvent si bien inspiré le poète, est empoisonnée par le vil intérêt qui la guide :

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez ce qu'il devint,
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton
Vers sa demeure nouvelle.
Un vieux chat, son compagnon,

(1) Sermon sur la Justice, I.

— J'aime mieux les Athéniens,
 Répondit le hibou : que d'esprit ! que de grâce !
 Et dans les combats quelle audace !
 Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
 A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens ?
 Des nations c'est la première.
 — Parbleu ! dit l'oison en colère,
 Messieurs, je vous trouve plaisants :
 Et les Romains, que vous en semble ?
 Est-il un peuple qui rassemble
 Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants ?
 Dans les arts comme dans la guerre,
 Ils ont surpassé vos amis.
 Pour moi, ce sont mes favoris :
 Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre. »
 Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
 Quand un tar, qui de loin entendait la dispute,
 Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
 Leur cria : « Je vois bien d'où viennent vos débats :
 L'Égypte vénérât les chats,
 Athènes les hiboux, et Rome, au Capitole,
 Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
 Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
 Que suivent nos opinions. »

Le *moi*, le haïssable *moi*, nous absorbe et nous domine. Après La Rochefoucauld, Florian fait de l'égoïsme le mobile de tous nos actes, et il s'attache à nous faire sentir le danger de

« tomber, comme dit Montaigne, en amour de soi indiscreète » (1).

C'est l'égoïsme qui perdit le compère Thomas :

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.

Thomas trouve sur son chemin

Une bourse de louis pleine ;

Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,

Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine !

— Non, répond Thomas froidement.

Pour nous n'est pas bien dit ; pour moi, c'est différent. •

Lubin ne souffle plus ; mais, en quittant la plaine,

Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.

Thomas tremblant, et non sans cause,

Dit : « Nous sommes perdus ! — Non, lui répond Lubin,

Nous n'est pas le vrai mot ; mais toi c'est autre chose. »

Cela dit, il s'échappe à travers le taillis.

Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :

Il tire sa bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,

Dans le malheur n'a point d'amis.

Combien plus sages furent l'aveugle et le paralytique, dont l'aventure fait la contre-partie naturelle du récit précédent !

(1) *Essais*, III.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris ; son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres,
Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.
— Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :

A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
 Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
 J'ai des jambes et vous des yeux :
 Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
 Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
 Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
 Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
 Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

L'intérêt, l'égoïsme, ne sont encore que les
 moindres maux dont souffre notre pauvre nature :
 la vanité en est un autre, non moins pernicieux
 et plus ridicule, témoin le cas de la taupe :

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts :
 En convenir, c'est autre chose :
 On aime mieux souffrir de véritables maux,
 Que d'avouer qu'ils en sont cause.
 Je me souviens à ce sujet
 D'avoir été témoin d'un fait
 Fort étonnant et difficile à croire ;
 Mais je l'ai vu ; voici l'histoire :
 Près d'un bois, le soir, à l'écart,
 Dans une superbe prairie,
 Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
 A jouer au colin-maillard.
 « Des lapins ! direz-vous, la chose est impossible. »
 Rien n'est plus vrai pourtant ; une feuille flexible

Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait.
Un instant en faisait l'affaire.

Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu ; les autres alentour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.

Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir jette au hasard la patte :
Mais la troupe échappe à la hâte ;

Il ne prend que du vent ; il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.

Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie.

Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.

« Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur

Nous fassions un peu de faveur ;
Elle est sans yeux et sans défense :

Ainsi je suis d'avis... — Non, répond avec feu
La taupe ; je suis prise, et prise de bon jeu ;
Mettez-moi le bandeau. — Très volontiers, ma chère,
Le voici ; mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.

— Pardonnez-moi, Monsieur, reprit-elle en colère :
Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor. •

L'hypocrisie est plus odieuse encore, et non moins commune. La jeune poulette du fabuliste en est une triste victime :

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant, grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailier, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut, qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette, tremblante,
Recommanda son âme à Dieu ;
Mais le renard, s'approchant d'elle,
Lui dit : « Hélas ! Mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu ;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs,
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.
Je ne puis les changer, mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile ;
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit :
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.

Je viens veiller pour vous. » La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.
Il croqua tout : grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons, tout périt sous ses dents.
La pire espèce des méchants
Est celle des vieux hypocrites.

Ailleurs, le renard nous donne encore le spectacle, moins cruel cette fois, de son astucieuse hypocrisie ; le conte en est assez plaisant :

Un vieux renard, cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès ;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes

Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.

Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.

Tout le monde accourut alors à ses sermons :
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes ;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes ;
Et le nom du renard devint bientôt fameux.

Un lion, roi de la contrée,
Bonhomme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.

Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante

Les féroces tyrans des bois,
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.

Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,
Se regardaient sans dire rien ;
Car le roi trouvait cela bien.

La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard : « Vous avez su me plaire,
Lui dit-il, vous m'avez montré la vérité :

Je vous dois un juste salaire ;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons ? »
Le renard répondit : « Sire, quelques dindons. »

Il manque un trait à cette peinture peu flatteuse de l'humanité, la sottise triomphant partout du mérite.

« De grâce, apprenez-moi comment on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.

— Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux :

C'est de se rendre utile à la cause commune,

De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,

Au service de la patrie.

— Oh ! trop pénible est cette vie,

Je veux des moyens moins brillants.

— Il en est de plus sûrs, l'intrigue. — Elle est trop vile ;

Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.

— Eh bien, sois un simple imbécile,

J'en ai vu beaucoup réussir. »

Le petit livre de Florian serait d'une lecture singulièrement attristante, si l'auteur n'avait fait autre chose que de constater les vices de notre nature pour les bafouer. A côté de la satire, on est heureux de trouver les conseils. Ces fables font un petit traité de morale, animé, plaisant, alerte, poétique, où le charme du récit fait accueillir le précepte. La morale qui l'inspire est une morale aimable, facile et sage. Par moments, on croirait entendre Horace

prêchant avec un fin sourire la médiocrité dorée. Vivons caché, disait la sagesse antique ; c'est aussi l'avis et le conseil de Florian :

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.

« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper.
Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps,
Un troisième survient et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.

« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. »

Du moins, dans cette retraite tranquille,
sachons, comme le recommandait Horace,
sachons jouir de l'heure présente ; la vie est
courte, ne la perdons pas en vaines recherches,
en préoccupations stériles, mais profitons-en,
sachons en faire l'emploi le plus sage.

De l'heure fugitive, chantait Lamartine,
hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons !

Avant Lamartine, que d'autres avaient exprimé
cette vérité, depuis Virgile, qui représentait la
mort criant de loin aux hommes : « Vivez, mor-
tels, je viens ! » depuis Horace, depuis Mon-
taigne, jusqu'à Racine :

Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ;
Qui sait si nous serons de main (1) ?

(1) *Athalie*, II, 9.

et jusqu'à André Chénier :

Cependant jouissons, l'âge nous y convie ;
Avant de la quitter, il faut user la vie (1) !

Parmi tant d'autres, Florian a joliment développé cette idée :

Deux frères jardiniers avaient pour héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié ;
 Liés d'une étroite amitié,
 Ensemble ils faisaient leur ménage :
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
 Se croyait un très grand docteur ;
 Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps,
 Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;
 Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève qui meurt à deux pieds du terrain ;
 Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
 Sait se retourner dans son sein,

(1) *Élégie*, xxv.

Place en bas sa racine, et pousse en haut sa tige.

Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige

De ne point pénétrer ces importants secrets,

Il n'arrose point son marais ;

Ses épinards et sa laitue

Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue

Ses figuiers qu'il ne couvre pas.

Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse,

Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,

N'a que son frère pour ressource.

Celui-ci, dès le grand matin,

Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,

Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.

Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,

Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.

Aussi dans son terrain tout venait à merveille ;

Il avait des écus, des fruits et du plaisir.

Ce fut lui qui nourrit son frère ;

Et quand monsieur Jean tout surpris

S'en vint lui demander comment il savait faire :

« Mon ami, lui dit-il, voilà tout le mystère :

Je travaille, et tu réfléchis ;

Lequel rapporte davantage ?

Tu te tourmentes, je jouis ;

Qui de nous deux est le plus sage? »

Sachons user de la vie pour le mieux, au milieu de quelques amis choisis et fidèles, car l'amitié est un don des dieux.

Qui n'a présente à la mémoire cette jolie peinture de l'amitié, qui rappelle les *Deux Amis* ou les *Deux Pigeons* de La Fontaine : *Le Lapin et la Sarcelle*? « Dans cette fable, dit Sainte-Beuve, Florian a su trouver une double combinaison ingénieuse, par laquelle les deux amis, tour à tour en péril, et poursuivis du même chasseur, se secourent et se sauvent l'un l'autre. Il y a au début comme un souffle de fraîcheur et de poésie dans le paysage. »

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.

Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin, nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,

Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.

Là, prenant leur repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles

Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.

Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.

Tout était en commun, amour, chagrin, souffrance :

Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;

Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;



Reproduction de Victor Adam.

Le Lapin et la Sarcelle.

Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,

Tous deux en jouissaient d'avance.

Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux,

Le lapin, pour diner, venant chez la sarcelle,

Ne la retrouve plus. Inquiet, il l'appelle :

Personne ne répond à ses cris douloureux.

Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,

Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,

S'incline par-dessus les flots,

Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.

« Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? Réponds-moi.

Ma sœur, ma compagne chérie,

Ne prolonge pas mon effroi ;

Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :

J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »

Disant ces mots, il court, il pleure,

Et, s'avancant le long de l'eau,

Arrive enfin près du château

Où le seigneur du lieu demeure.

Là, notre désolé lapin

Se trouve au milieu d'un parterre,

Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.

L'amitié donne du courage.

Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,

Regarde et reconnaît... (ô tendresse ! ô bonheur !)

La sarcelle. Aussitôt il pousse un cri de joie,

Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,

De ses quatre pieds il s'emploie

A creuser un secret chemin

Pour joindre son amie ; et, par ce souterrain,

Le lapin tout à coup entre dans la volière
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle ; il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.

Quel moment pour tous deux ! que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !

Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
« Mes fusils ! mes furets » ! criait-il en colère.

Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.

Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes ;
Dans le funeste jour de Cannes,
On mit moins de Romains à bas.

La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.

Pendant ce temps, notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait, en tremblant, la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord,
Pour ne pas mourir devant elle.

« Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi... » La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laisse par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseaux, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de junc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de junc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et, jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

Gardons-nous de courir après la fortune : les
soucis rongeurs suivent toujours la richesse
dans les demeures qu'elle visite ; préférons aux
monceaux d'or « le premier des biens, une

honnête et douce médiocrité » (1). N'oublions pas l'histoire du malheureux de La Fontaine, qui « attendait, pour jouir de son bien, une seconde vie », ni celle du bonhomme de Florian :

Un bonhomme de mes parents,
 Que j'ai connu dans mon jeune âge,
 Se faisait adorer de tout son voisinage :
 Consulté, vénéré des petits et des grands,
 Il vivait dans sa terre en véritable sage.
 Il n'avait pas beaucoup d'écus,
 Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance ;
 En revanche, force vertus,
 Du sens, de l'esprit par-dessus,
 Et cette aménité que donne l'innocence.
 Quand un pauvre venait le voir,
 S'il n'avait de l'argent, il donnait des pistoles,
 Et s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
 Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
 Il raccommodait les familles,
 Corrigeait doucement les jeunes étourdis,
 Riait avec les jeunes filles,
 Et leur trouvait de bons maris.
 Indulgent aux défauts des autres,
 Il répétait souvent : « N'avons-nous pas les nôtres ?
 Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
 L'un un peu moins, l'autre un peu plus :

(1) Collin d'Harleville, *L'Optimiste*, IV, 5.

La nature de cent manières
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix ;
Le chemin est assez mauvais,
Sans nous jeter encor des pierres. »
Or, il arriva certain jour
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien ;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :
« Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine ;
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor ; dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président ;
Président ! cela vaut la peine.
Je n'ai point fait mon droit ; mais, avec mon argent,
On m'en dispensera, puisque cela s'achète. »
Tandis qu'il rêve et qu'il projette,
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir.
Le dimanche, c'était l'usage,
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
« Oh ! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires ;
Que l'on danse sans moi. » L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux,

Ensuite il va joindre à sa somme
Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :
« Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille. »
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur ;
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus il lui fait don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit ; notre bonhomme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
« Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent ;
Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même ;
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême ;
Prenez et partagez ce dangereux métal ;
Emportez votre part chacun dans votre asile :

Entre vous divisé, cet or peut être utile ;
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal. »

Soyons contents du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus ;
Il faut les redouter autant que la misère :
Comme elle ils chassent les vertus.

Ces trésors superflus, La Fontaine avait
mis plus de chaleur encore à les chasser loin
de lui :

Retirez-vous, trésors, fuyez, et toi, déesse
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite (1) !

Gardons-nous aussi des préoccupations absorbantes, des longs projets, des oisives lenteurs. N'imitons pas le paysan d'Horace, qui attend pour passer que la rivière ait fini de couler, et ne remettons jamais au lendemain ce qu'on peut faire le jour même :

« Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disait un ami : dans des liens honteux
Mon âme s'est trop avilie :
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.

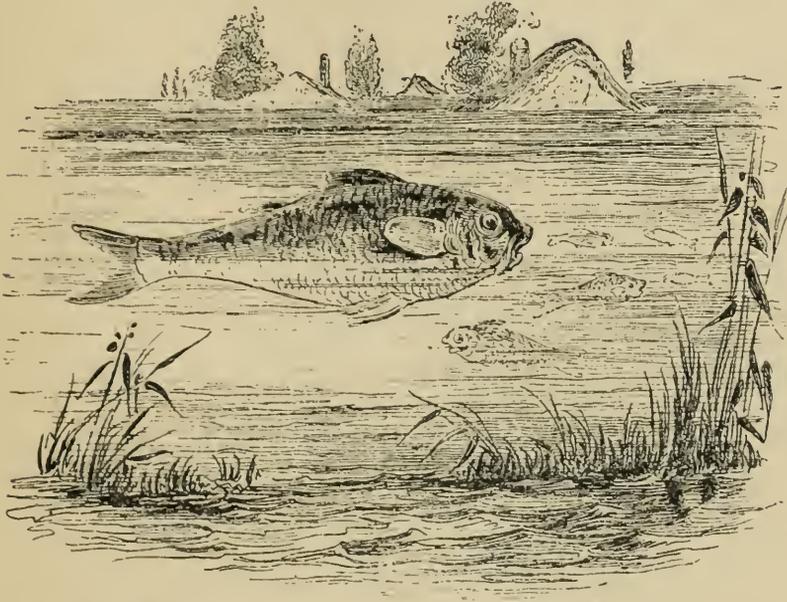
(1) Fables, VII, 6.

C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse
 Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer ;
 Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,
 Eh bien ! je vais la réprimer.
 Je vais me retirer du monde ;
 Et, calme désormais, libre de tous soucis,
 Dans une retraite profonde,
 Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
 — Que de fois vous l'avez promis,
 Toujours en vain ! lui répondis-je.
 Ça, quand commencez-vous ? — Dans huit jours sûrement.
 — Pourquoi pas aujourd'hui ? Ce long retard m'afflige.
 — Oh ! je ne puis dans un moment
 Briser une si forte chaîne :
 Il me faut un prétexte, il viendra, j'en réponds. »
 Causant ainsi, nous arrivons
 Jusque sur les bords de la Seine,
 Et j'aperçois un paysan
 Assis sur une large pierre,
 Regardant l'eau couler d'un air impatient.
 « L'ami, que fais-tu là ? — Monsieur, pour une affaire
 Au village prochain je suis contraint d'aller :
 Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
 Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.
 — Mon ami, vous voilà : cet homme est votre image.
 Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours.
 Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage ;
 Car cette eau coulera toujours. »

Le temps s'écoule, tandis que nous nous

attardons en vains efforts, en querelles stériles, pareils aux deux lions de la fable (1).

Chacun son métier; ne forçons pas notre



Reproduction de Victor Adam.

La Carpe et les Carpillons.

talent. La Fontaine l'avait déjà dit. Florian aussi nous recommande agréablement de rester chacun dans notre sphère, sous peine de nous repentir dès que nous en serons sortis. Qui ne se rappelle la jolie fable des *Carpillons*?

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière ;

(1) Liv. V, II.

Craignez la ligne meurtrière
 Ou l'épervier, plus dangereux encor. »
 C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
 A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
 C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
 Fondus par les zéphyr, descendaient des montagnes ;
 Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons,
 Et déborde dans les campagnes.
 « Ah ! ah ! criaient les carpillons,
 Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?
 Crains-tu pour nous les hameçons ?
 Nous voilà citoyens de la mer orageuse :
 Regarde ; on ne voit plus que les eaux et le ciel ;
 Les arbres sont cachés sous l'onde ;
 Nous sommes les maîtres du monde,
 C'est le déluge universel.
 — Ne croyez pas cela, répond la vieille mère ;
 Pour que l'eau se retire, il ne faut qu'un instant ;
 Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
 Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
 — Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
 Mêmes discours.
 Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
 Parlant ainsi, nos étourdis
 Sortent tous du lit de la Seine,
 Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
 Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
 Et les carpillons demeurèrent ;
 Bientôt ils furent pris
 Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?
 Pourquoi ? Je le sais trop, hélas !
 C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,
 C'est qu'on veut sortir de sa sphère,
 C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

Sans doute, il faut de la prudence avant
 d'agir, mais il n'en faut pas trop, et il faut
 agir.

La prudence est bonne de soi ;
 Mais la pousser trop loin est une duperie :
 L'exemple suivant en fait foi.
 Des moineaux habitaient dans une métairie :
 Un beau champ de millet, voisin de la maison,
 Leur donnait du grain à foison.
 Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie,
 Occupés de gruger les épis de millet.
 Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
 Tournait et retournait ; mais il avait beau faire,
 Sitôt qu'il paraissait, la bande s'envolait.
 Comment les attaquer ? Notre vieux chat y songe,
 Médite, fouille en son cerveau,
 Il trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
 Sa patte, dont il fait éponge.
 Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;
 Le grain s'attache tout autour.
 Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,

Il va gagner le champ, s'y couche
 La patte en l'air et sur le dos,
 Ne bougeant non plus qu'une souche :
 Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros.
 L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,
 Venait pour becqueter ; de l'autre patte, crac !
 Voilà mon oiseau dans le sac.
 Il en prit vingt par cette feinte.
 Un moineau s'aperçoit du piège scélérat,
 Et prudemment fuit la machine ;
 Mais dès ce jour il s'imagine
 Que chaque épi de grain était patte de chat.
 Au fond de son trou solitaire
 Il se retire, et plus n'en sort,
 Supporte la faim, la misère,
 Et meurt pour éviter la mort.

Pas trop de prudence : elle mène à l'inertie
 Pas trop de philosophie non plus : c'est peine
 perdue que de consacrer à des spéculations
 oiseuses notre vie déjà si courte :

Philosophes hardis, qui passez votre vie
 A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
 Daignez écouter, je vous prie,
 Ce trait du plus sage des chats :
 Sur une table de toilette
 Ce chat aperçut un miroir ;



Reproduction de Victor Adam.

Le Chat et le Miroir.

Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là, de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête ;
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors sans davantage attendre,
Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut comprendre,
Il laisse le miroir et retourne aux souris.
« Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire. »

Résignons-nous plutôt à la faiblesse de notre
raison ; nous n'avons pas le temps de chercher
à percer les ténèbres de l'inconnu.

Cette pauvre raison dont l'homme est si jaloux,
 N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
 Une triste et faible lumière.
 Par delà c'est la nuit (1).

Florian a joliment mis en vers l'éternel précepte de la sagesse antique : *rien de trop*, précepte qu'Horace, lui aussi, ne cesse de recommander. « La médiocrité des désirs, a dit d'Alembert (2), est la fortune des philosophes. » De la mesure en tout, dans les désirs comme dans les actes : c'est la précipitation qui a perdu Colas (3), c'est une imprudente hardiesse qui a fait trébucher le jeune danseur de corde.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
 Apprenait à danser ; et déjà son adresse,
 Ses tours de force, de souplesse,
 Faisaient venir maint spectateur.
 Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
 Le balancier en main, l'air libre, le corps droit ;
 Hardi, léger autant qu'adroit ;

(1) *Les Deux Persans*.

(2) Préface à l'Encyclopédie.

(3) Liv. II, v.

Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élançe,
 Retombe, remonte en cadence,
 Et, semblable à certains oiseaux
 Qui rasant en volant la surface des eaux,
 Son pied touche, sans qu'on le voie,
 A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
 Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
 Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant,
 Qui me fatigue et m'embarrasse ?
 Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
 De force et de légèreté. »
 Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
 Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
 Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Voilà par quels traits délicats, par quels contes charmants, heureusement inventés ou imités, le poète a su faire vivre et se mouvoir ce monde imaginaire où la Fiction, tenant la Vérité par la main, se promène en maîtresse au milieu de ses fantastiques sujets.

La Vérité toute nue

Sortit un jour de son puits.

Ses attraits par le temps étaient un peu détruits.

Jeunes et vieux fuyaient sa vue.

La pauvre Vérité restait là morfondue,

Sans trouver un asile où pouvoir habiter.

A ses yeux vient se présenter
 La Fable richement vêtue,
 Portant plume et diamants,
 La plupart faux, mais très brillants.
 « Eh ! vous voilà ! bonjour, dit-elle ;
 Que faites-vous ici, seule sur un chemin ? »
 La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle.
 Aux passants je demande en vain
 De me donner une retraite,
 Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
 Vieille femme n'obtient plus rien.
 — Vous êtes pourtant ma cadette,
 Dit la Fable, et, sans vanité,
 Partout je suis fort bien reçue.
 Mais aussi, dame Vérité,
 Pourquoi vous montrer toute nue ?
 Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;
 Qu'un même intérêt nous rassemble :
 Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
 Chez le sage, à cause de vous,
 Je ne serai point rebutée ;
 A cause de moi, chez les fous
 Vous ne serez point maltraitée.
 Servant par ce moyen chacun selon son goût,
 Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
 Vous verrez, ma sœur, que partout
 Nous passerons de compagnie. »

LES DERNIÈRES ANNÉES

CHAPITRE V.

LES DERNIÈRES ANNÉES.

- I. Réception à l'Académie.
- II. La Révolution ; Florian révolutionnaire ; emprisonné ; délivré ; sa mort.
- III. Hommages posthumes ; conclusion.

I

Florian écrivait en 1788 à Boissy d'Anglas :

« J'ai obtenu en trois semaines le brevet de lieutenant-colonel, la croix de Saint-Louis, mon fauteuil académique, et une abbaye à six lieues de Paris pour une tante à moi, religieuse à Arles (1). »

C'était beaucoup de bonheurs à la fois, dont l'un surtout allait au cœur : on devine que ce n'était ni le brevet ni la croix, et moins encore l'abbaye de sa tante.

(1) Lettre à Boissy d'Anglas, 31 mai 1788.

C'était une des ambitions de Florian, d'être de l'Académie. Il ne cesse d'avoir les yeux tournés vers elle. Dès 1782, il la courtise, lui



J. M. Florent pinx

C.S. Gaucher inv. 1772

Reproduction de la Bibliothèque Nationale.

présente ses œuvres pour les faire couronner, prend part à tous ses concours. Dans la séance publique du 25 août 1782, La Harpe, en qualité de directeur de l'Académie, rend compte des

motifs qui ont déterminé les suffrages de l'illustre compagnie en faveur de la pièce de M. de Florian : *Voltaire et le serf du mont Jura*. Après cette pièce, où il célébrait l'affranchissement des communes du Jura, Florian présente successivement, avec plus ou moins de succès, à l'Académie, une églogue : *Ruth*; un essai historique : *Eloge de Louis XII*.

Boissy d'Anglas écrivait d'Annonay en Vivarais, le 8 janvier 1788, à madame Vimeux :

« Je vous dois beaucoup de remerciements pour l'honorable souvenir que vous voulez bien me conserver, et toute votre lettre m'a donné une marque bien précieuse. J'ai reçu de vos nouvelles avec un grand plaisir. Il n'y a que les lettres des personnes qui se ressouviennent encore de moi qui puissent me faire supporter mon exil, car je suis réellement exilé, au milieu des neiges et des montagnes... Vous allez donc avoir une place vacante à l'Académie, s'il est vrai, comme on le dit, que M. le Cardinal de Luynes soit à la fin de sa vie. Sera-t-elle pour M. de Florian, M. Vicq d'Azir ou pour M. Garat? »

Elle ne fut ni pour M. Vicq d'Azir, ni pour M. Garat. Aussitôt la vacance connue, Florian s'était confié au duc de Penthièvre. Sans perdre temps, le duc quitte ses malades, se poudre, se boucle, visite les académiciens, et obtient que son protégé soit nommé (1).

Les illustres personnages qui avaient poussé Florian, qui venaient applaudir son discours, les brillantes relations du récipiendaire, l'éloge de Buffon à entendre, le souvenir soudain ravivé du grand Voltaire, dont Florian semblait l'héritier : tous ces motifs firent de sa réception un événement littéraire et mondain. Boissy d'Anglas écrivait à madame de Vimeux :

« Annonay, 22 juin 1788.

« MADAME,

« Vous auriez pu m'écrire en me parlant de la séance où M. de Florian a été reçu : « Pends-toi ! Tu n'y étais pas ! » Nous avons eu, Madame, vous et moi, une satisfaction réciproque, et les succès de notre ami nous ont sûrement fait autant de plaisir à l'un qu'à l'autre ; mais vous avez eu par-dessus moi l'avantage d'en être témoin. J'ai été bien content de son discours. Je ne lui croyais pas autant

(1) Léon Gozlan.

de talent pour la louange. Je crois que tout le monde doit avoir été aussi content que moi. Je suis fort aise qu'il ait lu des fables, et surtout que ces fables aient réussi. C'est un commencement de succès dans un genre nouveau pour lui, et dans lequel vous savez bien, Madame, que nous l'avons fort pressé de travailler. »

Quelques jours après, Florian écrivait à Boissy d'Anglas :

« Paris, le 31 mai 1788.

« Je commence à respirer un peu, et mon premier soin est de vous faire hommage d'un discours qu'on a reçu avec beaucoup de bonté. La séance où je l'ai prononcé était très nombreuse et très brillante. M. le duc de Penthièvre et son adorable fille y ont été accueillis avec transport. Tout ce qui les regardait était saisi avec enthousiasme, et le plaisir que donnait leur présence a rejailli sur mon faible discours... Le lendemain, mon prince a donné à Sceaux une fête superbe à l'Académie. Ils ont été tous enchantés de la grâce, de la politesse noble et franche du petit-fils de Louis le Grand. Les Muses, si longtemps citoyennes de Sceaux, ont reconnu leur ancien asile ; nos naïades sont toutes sorties de leurs grottes pour voir les successeurs des Fontenelle, des Saint-Aulaire et des Malézieu ; il ne manquait à la fête que M. Dussaulx, et nos nymphes en perdaient la tête. »

La réception de Florian à l'Académie fut le dernier des signalés services rendus par le duc de Penthièvre à son aimable protégé.

Epouvanté par la Révolution grondante, il eut bientôt la douleur de voir massacrer sa bru, la princesse de Lamballe, dont la tête et le cœur furent promenés au bout d'une pique à travers les rues de Paris. Il ne lui survécut guère. Le 7 mars 1793, on lisait dans le *Journal de Perlet* :

« Le citoyen Penthièvre est mort lundi matin, dans son château de Vernon, d'une hydropisie de poitrine. Ses revenus avant la Révolution montant à cinq millions sont actuellement réduits à trois. Tout le monde sait l'usage qu'il faisait de ses richesses; c'était le patrimoine du pauvre, déposé par la fortune entre les mains de la vertu. »

II

Après la mort du duc de Penthièvre, Florian vint habiter Paris (1793).

Les choses étaient bien changées depuis le

temps où, sous la douce et libre tutelle de sa tante, il s'initiait à l'élégance mondaine et aux charmes de la vie parisienne, et où plus tard il brillait dans les répétitions et les représentations de ses arlequinades sur le théâtre du quai d'Orsay, chez d'Argental. Cette fois, la Révolution déchaînée soulevait le peuple et ensanglantait les rues ; les bonnets rouges avaient remplacé les coquets tricornes à broderies, les sans-culottes avaient pris la place des ci-devant émigrés, la *Marseillaise* éveillait ces mêmes échos qui soupiraient naguère les chansons de Voltaire ou de Maurepas, et la sombre charrette de la guillotine parcourait les rues qu'englobaient les luxueux carrosses amarante.

Ce n'était plus le temps de faire soupirer Galatée. Florian comprit que le son de sa modeste musette se perdrait dans le grondement lointain des canons et dans la rumeur populaire. Il se tut. Parfois, il sortait de Paris, il allait retrouver dans quelque château de province les débris de sa société autrefois si gaie, si brillante. On passait là une de ces soirées où l'esprit et la littérature, en reposant des

terreurs de 93, pouvaient donner le change et l'illusion, faire croire que c'était toujours comme autrefois. Mais non, l'illusion était trop impossible, et ce n'était plus comme autrefois. Sous les lambris dorés du salon, un hôte nouveau était venu s'asseoir, et les conversations s'arrêtaient souvent, glacées par la vision distincte de la grande et terrible Révolution.

« Florian allait volontiers, dit Sainte-Beuve, chaque été, passer quelques semaines d'un agrément toujours nouveau dans une habitation magnifique et délicieuse, qui appartenait à M^{me} de la Briche, belle-sœur de M^{me} d'Houdetot et belle-mère de M. le comte de Molé, et que nous-même, dans son extrême vieillesse, nous avons eu l'honneur d'y voir encore. Il allait à ce beau et riant château du Marais qu'aucun de ceux qui l'ont visité ne saurait oublier, et là il présidait à la représentation de quelque-une de ses pièces. A la fois auteur, acteur, metteur en scène, il était l'âme des divertissements de la société. Or, dans la première quinzaine de septembre 1793, le château privilégié réunissait encore, au sein de sa douce et fraî-

che vallée, une vingtaine de personnes de tout âge, hommes, femmes, tous plus ou moins menacés, et qui, au milieu de ces idées de ruine, de prison et de mort même, dont chacun était environné alors, tâchaient d'oublier l'orage et de jouir ensemble des derniers beaux jours. Le ciel n'avait jamais été d'une sérénité plus pure, plus inaltérable. C'était, m'a raconté un témoin fidèle, une sorte d'enivrement, de bonheur mêlé d'un charme attendri, une gaieté quelquefois forcée et pourtant toujours vive. Pas un moment n'était laissé aux souvenirs ; on ne se quittait pas, de peur de se retrouver avec un nuage au front. Cependant, au milieu de ces plaisirs, Florian, qui en était l'âme, et qui redoublait, pour en donner à chacun, les saillies de sa gaieté communicative, s'arrêtait quelquefois tout rêveur, en disant : « Croyez-moi, nous paierons bien cher ces jours heureux ! » Il ajoutait que s'il mourait, il voulait être enterré dans ce beau jardin, et il désignait même la place. Une épitaphe fut faite alors pour lui en plaisantant ; un an après, elle était trop justifiée. »

Déjà, le poète présentait ses futures infortunes. Ses chants deviennent plus tristes ; son front se voile d'une mélancolie résignée quand il parle de la vie, dont il ne sent plus que les déboires. Il nous invite à supporter avec résignation les infortunes, les injustices, les dégoûts dont est pleine notre existence. Résignons-nous ; les méchants peuplent le monde, qui se partage tout entier entre les oppresseurs et les opprimés ; mais entre les deux préférons encore le sort de ces derniers, il est le plus beau, le plus noble ; mieux vaut le rôle de martyr que le métier de bourreau.

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.

Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste ;
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste !
— Il est vrai, dit le chien ; mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère ?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire. »

Le rôle de Florian durant la Révolution n'a pas été assez nettement marqué (1).

Florian a été, comme tant d'autres, le ministre et la victime de cette Révolution « qui dévorait ses enfants. »

C'est ici le lieu de revenir, pour la confirmer, sur la constatation déjà faite de l'influence complète qu'exerça le duc de Penthièvre sur son protégé. Elle ressort ici par l'attitude de Florian quand le duc ne fut plus là : Florian devint révolutionnaire (2) !

Livré à lui, débarrassé de la contrainte constante qu'il s'imposait par déférence pour un

(1) Si ce n'est par M. Bonhomme: *Le duc de Penthièvre*, notes. Il y aurait un sujet d'études fécond et intéressant.

(2) Cf. Bonhomme, *Le duc de Penthièvre*, p. 395-307, reproduites dans la Préface des *Fables*. Jouaust, 1887, XXVIII-XXX.

bienfaiteur trop précieux, il retrouve toute l'ardeur de son tempérament méridional, l'entraînement de sa jeunesse encore vigoureuse, l'exaltation d'un cœur fait pour autre chose que des mièvreries et des bucoliques (1). Feuilletons les *catalogues de ventes d'autographes*.

Voici un premier discours mentionné (2).

« Minute autographe, avec ratures et corrections, d'un discours prononcé par Florian dans la section de la Halle-au-Blé, avant de lire les lois. 2 pages 1|2 in-8° . »

Qu'eût pensé le duc de Penthièvre, s'il eût vu et entendu son fablier à la tribune d'une section révolutionnaire, applaudi par les sans-culottes à bonnet rouge et les tricoteuses attentives aux paroles du jeune orateur qui s'écriait :

« Aucun obstacle dans l'univers ne peut désormais résister à cette volonté générale ; aucun sacrifice ne coûte dès qu'un peuple entier le fait en commun. Ainsi les tyrans de l'Europe réunissent en vain leurs efforts

(1) Nous avons déjà noté, p. 28 *sq.*, les tendances démocratiques Florian.

(2) Catalogue Charavay, 7 décembre 1865.

pour détruire notre liberté ; tous ces efforts viennent se briser contre le faisceau de la République ! »

Le même catalogue (1) nous révèle encore « une lettre autographe , datée de *Sceaux-l'Unité*, le 30 prairial an II, et adressée par Florian à sa tante, *Administratrice* de l'Hôtel-Dieu de Vernon , à laquelle il dit qu'il est charmé que ses chères cousines aient rempli si bien leur rôle à la fête de l'Être suprême, et qu'il aurait voulu pouvoir les accompagner. »

Il fut même nommé officier de la garde nationale dans sa commune de Sceaux-l'Unité. S'il n'exerça pas cette fonction, ce ne fut nullement qu'il refusa ; mais il habitait Paris, et les décrets constitutionnels exigeaient qu'on fût « citoyen actif domicilié dans un lieu pour pouvoir appartenir à la garde nationale de ce lieu. »

Mais ces concessions ou même cette sympathie pour la Révolution ne devaient pas le sauver. Florian était trop honnête pour avoir songé chez le duc de Penthièvre à s'assurer

(1) 1^{er} décembre 1858.

l'aisance pour l'avenir. Quand son Mécène disparaît, il demeura sinon sans argent, du moins sans grandes ressources.

Une lettre de Florian à Bailly, maire de Paris, écrite pour demander l'exemption d'une taxe de 246 livres que le gouvernement républicain lui avait imposée, nous fait connaître quelle était sa situation. Elle est curieuse et mérite une mention.

« Vous m'avez connu, mon cher confrère, dans mon petit intérieur, et vous savez que je n'ai jamais été riche. M. de Penthièvre me donnait 2,500 livres d'appointements et mon petit logement ; j'avais et j'ai trois mille livres de rente viagère que je me suis faites avec mes ouvrages ; j'ai acheté depuis peu, du produit des mêmes ouvrages, quelques arpents de terre sur lesquels je vais payer les impôts. Sur mon honneur et ma conscience, je n'ai pas autre chose au monde, ni contrat, ni maison nulle part. J'ai fait un don patriotique dans le temps, plus que fidèle, car j'ai donné 4,800 livres. Pendant trois ans j'ai été commandant de la garde nationale à Sceaux, il m'en a beaucoup coûté. J'ai donné deux ou trois fois pour les volontaires. *Galatée* et *Estelle*, que vous avez aimées et à qui vous avez dit des douceurs dans votre jeunesse, ne peuvent plus y suffire ; elles se recommandent à vous pour qu'on leur laisse au moins un jupon. »

Mais qu'importait alors de vivre pauvre ou riche ? l'important était de vivre, et Florian avait de justes appréhensions, dont il fait part, dans ses lettres, à Boissy d'Anglas.

A mesure que la Révolution avançait, Florian hésitait à la suivre; il fut vite rangé dans les timides, partant dans les suspects. Dénoncé comme tel, le doux chantre d'*Estelle* fut enfermé au Port-Libre. Il se résigna sans faiblesse; il attendit la mort en composant un *Guillaume Tell* et un *Ephraïm* qu'il considérait comme son chef-d'œuvre: illusion consolante d'un mourant! La chute de Robespierre le sauva. Il bénéficia de la réaction de la Terreur Blanche, et fut mis en liberté.

Il écrit ce mot à Boissy d'Anglas, cet hymne d'un prisonnier à la liberté qui lui coûte si cher :

« Sceaux-l'Unité, 23 thermidor an II de l'ère républicaine.

« En sortant de prison, j'ai couru chez vous. La loi me défendait de vous attendre, il fallait la loi pour m'empêcher de jouir de ce bonheur. Accordez-le-moi, mon ami, en venant promptement me voir. Venez dîner dans ma

retraite, venez me voir reprendre mon luth, couvert déjà de poussière, et sur lequel je vais chanter d'une voix plus forte la liberté et l'amitié.

« Adieu, mon bienfaiteur; venez aussitôt que le noble métier que vous avez pris d'être utile vous laissera un moment. Donnez-le-moi, ce moment. Je ne sentirai tout à fait ma liberté qu'en vous embrassant. »

Il était trop tard, et tant d'émotions l'avaient brisé.

Il se retira, pour y mourir, dans son petit domaine de Sceaux. On se figure quelle existence attristante il dut mener là, durant les quelques mois qu'il lui restait à vivre, seul, anéanti, n'ayant que le vide autour de lui, songeant aux amis disparus, se rappelant avec amertume ses joyeuses réunions d'antan, faisant encore le bien, comme pour se croire revenu aux heureux jours où il secondait le charitable duc de Penthièvre.

« Sceaux-l'Unité, 13 fructidor.

« Vous portez, mon cher et aimable législateur, la peine du plaisir que vous trouvez à obliger, et celle du plaisir que je trouve à me vanter de vous connaître. Le maire de cette commune, bon et digne citoyen, m'a demandé

avec instance de vous importuner en faveur du citoyen Osselet, qui vous remettra ce billet. Ce n'est pas une démarche, c'est un conseil que nous vous demandons pour le citoyen Osselet. Il revient de combattre les ennemis de la république, il est sur le point d'y retourner, mais sa santé, dans un état déplorable, lui fait craindre qu'elle ne serve pas son zèle. De plus, le citoyen est époux, père, fils et fort malade. Il a les certificats et les preuves de sa mauvaise santé. Nous vous prions, mon cher confrère en Apollon, de vouloir bien lui dire à qui s'adresser, ce qu'il faut qu'il fasse, et les moyens de réussir. Votre cœur, heureux quand il fait du bien, ne vous rendra pas cette bonté pénible, et je vous en remercie d'avance.

« Adieu, mon bon et cher confrère. *Guillaume Tell* avance fort, et avancerait mieux sans quelques accès de fièvre, suites de mon été, ou précurseurs de mon automne. J'ai cette fièvre en vous écrivant, et je n'en sens pas moins tout le plaisir de vous dire que je vous aime. »

Il mourut le 13 septembre 1794 à Sceaux, au numéro 17 de la rue du Petit-Chemin.

Son acte de décès est à la mairie de Sceaux ; le voici :

« Aujourd'hui vingt-septième jour du mois de fructidor de l'an II de la république une et indivisible, à six heures du soir, par-devant moi Claude-Edme Putois, membre du conseil général de la commune de Sceaux-l'Unité, département de Paris, élu officier public de lad. commune par

délibération du 30 déc. 1792, style esclave, ... sont comparus en la maison commune (suivent les noms des témoins), lesquels m'ont déclaré que Jean-Pierre-Clarice (*sic*) Florian, homme de lettres, est mort cejourd'hui vingt-septième jour du présent mois de fructidor, en son domicile, heure de midi, âgé de trente-neuf ans ; d'après cette déclaration, je me suis sur-le-champ transporté au lieu de son domicile; je me suis assuré du décès de Jean-Pierre-Clarice Florian, et j'en ai dressé le présent acte que (les noms des témoins) ont signé avec moi.

« Fait en la maison commune de Sceaux-l'Unité, les jour, mois et an ci-dessus.

Signé : François-Germain Mercier (dem. rue de Brutus).

J.-L. Courtois (dem. rue de Voltaire).

J.-J. Moullé (dem. rue de l'Unité).

Putois, off. public.

On visite encore aujourd'hui sa tombe au cimetière de Sceaux. Sur la pierre, Mercier a fait graver cette simple épitaphe :

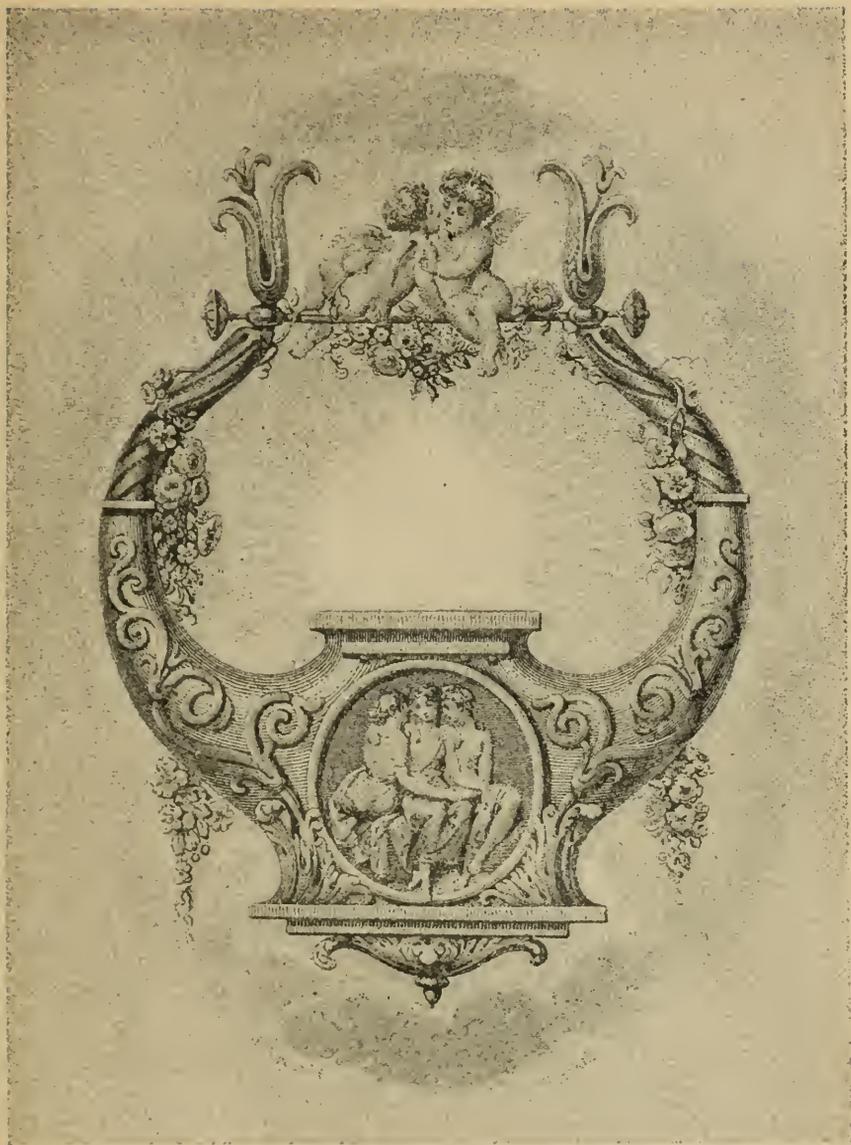
ICI

REPOSE LE CORPS

DE

FLORIAN

HOMME DE LETTRES



H. Corbould.

C. Heath.

Frontispice extrait de l'édition Briand de 1824.

Il écrivait dans *Estelle* :

« Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé, et qui n'en es pas moins chère à mon cœur, je t'aurais du moins célébrée ! je t'aurais consacré les derniers accents de ma flûte champêtre ! Oui, j'en jure ton nom chéri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh ! quel sujet pourrait me plaire à présent que j'ai dépeint ces campagnes si riantes, où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois ? Beau vallon, fortuné rivage, où jeune encore j'allais cueillir des fleurs ! Beaux arbres que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisait admirer ! Ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, et que je franchissais dans mon enfance avec tant de peine et tant de plaisir, je ne vous verrai plus ! Je vieillirai tristement éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères ; et si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah ! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu bondir nos agneaux ! Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrais que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvrirait mon tombeau ; que l'amant et la maîtresse le choisissent toujours pour siège ; que les enfants, après leurs jeux, y jettassent leurs bouquets effeuillés ; je vou-

drais enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris en y lisant cette inscription :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami ;
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

III

Son vœu n'a pas été réalisé. Mais son ombre ne doit pas le regretter. Les hommages n'ont pas manqué à sa mémoire. Ses amis l'ont pleuré et chanté.

Ducis lui avait promis de lui dédier sa tragédie d'*Abufar* (1) : Florian mourut, mais Ducis tint sa promesse ; il changea la dédicace en une oraison funèbre où, sous l'emphase quelquefois malheureuse et déplacée, perce la sincérité de l'amitié et des regrets :

« Je devais, mon cher ami, te dédier ma *Famille arabe*. Tu m'en avais prédit le succès ; tu l'attendais avec impatience ; j'ai eu le bonheur

(1) *Abufar ou la Famille arabe*, tragédie en 4 actes et en vers, 1795.

de l'obtenir, et tu n'es plus ! C'était donc à Florian, que couvre un peu de terre, c'était donc à sa cendre que je devais offrir ce douloureux et dernier hommage ! Je n'irai donc plus te chercher à Sceaux, dans le besoin de nous soutenir, de nous consoler l'un l'autre par les charmes si doux de l'étude et de l'amitié ! Je n'irai donc plus, sous ces magnifiques ombrages, t'attendre par la lecture de quelques nouvelles productions tragiques ! Je m'en souviens : les premières larmes qu'ait fait couler mon *Abufar*, c'est toi qui les a versées. O Florian ! de quel coup m'a frappé ta perte imprévue ! Que de regrets elle m'a laissés !... Songer à t'aller voir, prendre mon jour d'avance, me mettre en route, approcher, découvrir le village, te surprendre, te sentir tout à coup dans mes bras, me nommant avec transport, et tenant encore dans ta main *la plume chaste et sensible*, qui n'a jamais rien écrit que pour faire aimer les mœurs et la vertu : tout ce bonheur n'est donc plus pour moi ! Un souvenir consolant me reste.

« Nos deux cœurs, comme par instinct, s'étaient réfugiés, pour ainsi dire, dans les mêmes

climats, dans la même retraite. Nous nous étions placés tous les deux, dans nos ouvrages, sous les tentes des patriarches, dans le désert, au milieu de leurs troupeaux ! Oh ! combien ton *Eliézer*, non encore connu, mais ton chef-d'œuvre, mais ton plus charmant ouvrage, mais écrit sous la dictée des grâces, ou de Fénelon, enchantait autour de moi, cet été, les bosquets solitaires, les hauts peupliers sous lesquels tu m'en fis entendre la lecture ! Oh ! combien il honore ton âme ! Combien il ajoute à ta gloire ! A ta gloire ! et je vois le triste cyprès qui couvre ta cendre ! N'importe, tu n'es pas mort tout entier. Tes ouvrages sont entre les mains des gens de goût. La mère sensible et vertueuse les relit ; sa jeune fille, à son tour, en fait ses délices. Oui, ton nom vivra, il sera immortel ; il vivra, et surtout il sera aimé. O Florian ! était-ce avant quarante ans que tu devais nous être ravis ! Repose, ô mon ami ; repose, aimable élève de Fénelon, peintre enchanteur de l'innocence, de la valeur, de l'amour, de la vertu ! Qu'à l'aspect de l'humble cyprès qui attend ta tombe, le cœur encore ému du souve-

nir de ta perte et des douces impressions de tes ouvrages, *la beauté naissante* en approche *d'un pas timide et involontaire*, avec une douleur muette, avec un soupir, une larme peut-être; qu'elle dise enfin à sa mère affligée: Voilà le cyprès de Florian! Que ne puis-je, mon ami, y graver ces touchantes paroles qui t'échappèrent quelquefois, dans le pressentiment d'une mort trop prochaine: « Quand on n'a plus longtemps à vivre, il faut se hâter de faire du bien! »

Non content de ce premier hommage, Ducis composa une *Épître* qu'il adressa aux mânes de son ami.

Quand La Harpe, dans son *Cours de littérature*, en vint à Florian, il suspendit un instant le développement de ses observations critiques, pour « jeter, selon son expression, quelques fleurs sur le tombeau d'un ami. Aimable et malheureux jeune homme que j'ai chéri comme mon enfant, depuis le temps où je dirigeais tes premières études, jusqu'à celui où j'aplanis à ta jeunesse déjà célèbre la route des honneurs littéraires! Un attrait personnel se joignit pour toi seul à ce que le seul intérêt pour le talent

me fit faire aussi pour d'autres, et ton inviolable reconnaissance m'a consolé plus d'une fois de leurs fréquentes ingrattitudes. Je ne *saluerai* pas *ton ombre* ; cette emphase triviale et philosophique nous est trop étrangère à tous deux ; mais je me repose dans cette confiance, que le Dieu juste et bon qui t'a si sévèrement éprouvé aura reçu dans sa miséricorde le tribut de tes souffrances, que sa loi, qui te fut toujours chère, t'avait appris à lui offrir, et qui n'est jamais perdu devant lui. »

En 1839, à Sceaux, on érigea auprès de l'église un monument qui supporte le buste de Florian : c'est là que chaque année une touchante cérémonie réunit les Félibres qui viennent saluer dans l'auteur d'*Estelle* un ancêtre, le premier et le poétique chantre du Midi.

Florian aujourd'hui semble un peu vieilli et démodé. Les jupes en satin rose de ses bergères sont défraîchies ; les roses de leurs guirlandes sont fanées, et leurs douces figures, sous les perruques poudrées, semblent pâles et décolorées dans la lumière trop vive de nos lustres qu'illuminent le gaz ou l'électricité. Tout le

monde sait le nom de Florian, mais peu le lisent.

Cette persistance du souvenir qui s'attache à son nom constate dans le passé un vif succès, une influence notable, due à la parfaite convenue des œuvres à la société qui les lisait.

Florian en littérature, Greuze en peinture, sont plus que personne les hommes de leur temps. Ce temps, les Goncourt en ont curieusement démêlé les signes :

« Heure étrange dans le xviii^e siècle ! On croirait voir le cœur d'un libertin tomber en enfance. Humanité, bienfaisance, ces mots lui apparaissent tout à coup comme une révélation. Les malheureux intéressent, la misère touche, Monthion fonde ses prix, la philanthropie naît. Toute la société caresse l'image d'une vertu qu'elle pare comme une poupée. Les ducs, dans leurs villages, couronnent des vierges. La morale se met au petit lait. Trianon élève auprès de Versailles ce petit village d'opéra-comique, un village bâti pour être le fond du théâtre de Sedaine. Rousseau passionne et Florian enchante. »

Florian enchante par la satisfaction qu'il

donnait à ce besoin général d'émotion sensible et mouillée, de probité bienfaisante, de peintures où l'on verrait le mariage réhabilité, où brilleraient les vertus de la *Bonne Mère* et les joies du *Bon Ménage*, et aussi où l'on verrait danser et s'aimer les enrubannées bergères de Trianon.

Tous ces charmes sont perdus pour nous. Aussi faut-il faire deux parts dans l'œuvre de Florian. L'une n'a conservé que l'intérêt historique d'une peinture qui fait revivre une délicieuse et curieuse époque; l'autre est plus durable, elle est faite de sentiments qui seront éternellement humains : une émotion saine et sincère, exprimée sous la forme la plus délicate, la plus poétique, la grâce, ce sourire des choses.

BIBLIOGRAPHIE

Florian, Edit. Briand (imp. de Rigaux), 1824, 13 vol. in-8, contenant les œuvres posthumes et des œuvres inédites.

Florian, édition stéréotype, Paris, Renouard et Boulard, 1820-1824, 20 vol. in-18. Les quatre derniers volumes contiennent toutes les œuvres inédites, recueillies par Guilbert de Pitificourt; elles ont en général peu d'intérêt, et on a très bien fait de n'en admettre qu'un choix dans l'édition de 1824.

Œuvres de Florian, Paris, Ladrangé et Turne, 1829, 16 vol. gr. in-18, ne contient pas les Œuvres inédites.

Fables de Florian, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, contenant des fables inédites, Paris, Pouthieu 1825 in-18. Recueil souvent réimprimé dans les formats in-18 et in-32.

Fables de Florian, Ch. Froment, 1828, in-8.

Fables de Florian, Edition illustrée par Victor Adam, avec Préface de Ch. Nodier, Paris, Delloye, 1838, in-8.

Fables de Florian, Edition illustrée par Granville, Paris, Dubochet, 1842, gr. in-8.

Les différents ouvrages de Florian ont d'abord été publiés par lui-même et imprimés à Paris, Didot aîné, in-18, savoir :

Théâtre, 3 vol. — *Galatée*, 1 vol. — *Estelle*, 1 vol. — *Numi Pompilius*, 2 vol. — *Gonzalve*, 3 vol. — précédé du *Précis historique sur les Maures*. — *Six Nouvelles*, 1 vol. — *Nouvelles Nouvelles*, 1 vol. — *Fables*, 1 vol. — *Mélanges*, 1 vol. — Même édition, format in-8.

Ces éditions princeps, faites de 1784 à 1792, sont fort jolies; on y a joint les Œuvres Posthumes ou Inédites : Tra-

duction du *Don Quichotte*, *Guillaume Tell*, *Elièzer et Nephtali*; *Nouveaux Mélanges*, *La Jeunesse de Florian*.

Œuvres de Florian, Paris, Dufort, 1805.

Galatée, Paris, El. de Maisonneuve, 1793, grand in-4, figures en couleurs, très belle.

A signaler, trois exemplaires d'*Estelle*, tirage spécial, renfermant, au lieu de l'invocation *Aux Bergères de mon pays*, une dédicace à une femme du monde anonyme.

Mémoires d'un jeune Espagnol, Edit. Hon. Bonhomme, Jouaust, Paris, 1883.

Fables de Florian, Edit. Bonhomme, Jouaust, Paris, 1887.

Gonzalve, traduit en danois par Host, 1800.

Sources. — **A.-J.-N. de Resny**, *Vie de Florian*, Paris, an V, in-18.

L.-F. Jauffret, *Eloge de Florian*.

Lacretelle, *Eloge de Florian*, se trouve en tête de l'édition Briand.

La Harpe, *Lycée*.

Grimm, *Correspondance*, XII, XIII, XIV, XV, XVI.

La Harpe, *Correspondance littéraire*.

Fréron, *L'Année littéraire*.

Bachaumont, *Mémoires secrets*.

Ch.-F. Vianclou, *Eloge de Florian*, Besançon, 1883, in-8.

Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XIII, un article sur Florian.

Biographie Michaud.

Biographie Universelle Bidot.

Dictionnaire de Jal.

Dictionnaire biographique de Chaudon et Delandine.

- Biographie nouvelle des Contemporains*, de **Jay, Jouy, Arnault**, etc. 1822.
- Dictionnaire de **Vapereau**, art. **Florian**.
- Dictionnaire de **Larousse**, id.
- G. Desnoiresterres**, *Voltaire et la Société française au XVIII^e siècle*. 8 vol.
- Villemain**, *Tableau de la littérature au XVIII^e siècle*, **Didier**, 1852.
- E et J. de Goncourt**, *L'art au XVIII^e siècle*.
- Paul Albert**, *La Poésie*.
- Taine**, *La Fontaine et ses fables*.
- Taine**, *Les Origines de la France contemporaine*, I, l'Ancien Régime.
- Lacretelle**, *Dix Années d'Épreuves*.
- Hon. Bonhomme**, *Grandes Dames et Pécheresses*, 1883, Charavay frères, Paris.
- Hon. Bonhomme**, *Le duc de Penthièvre*, 1861, Didot.
- Léon Gozlan**, *Les Châteaux de France*.
- Charavay**, *Catalogue d'Autographes*.
- Saint-Marc Girardin**, *Cours de littérature dramatique*.
- Desnoiresterres**, *Les Cours galantes*.
- Ad. Julien**, *Le Théâtre et la Société au XVIII^e siècle*, Paris, Rouveyre.
- Caro**, *La Fin du dix-huitième siècle*, 2 vol.
- J. Laprade**, *Le Sentiment de la nature*, deuxième vol.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	VII
CHAPITRE I. — LES PREMIÈRES ANNÉES.	11
I. L'enfance. Florian à Ferney. <i>L'Iliade</i> en action. . .	11
II. Florian artilleur. Le duc de Penthièvre.	24
III. Florian <i>déflorianisé</i>	32
CHAPITRE II. — L'AUTEUR DRAMATIQUE.	43
I. La théorie.	43
II. L'œuvre.	50
CHAPITRE III. — LE ROMANCIER.	79
I. Sentiment de la nature. L'amour ingénu.	79
II. L'observation. Les caractères.	97
III. Composition. Style.	113
CHAPITRE IV. — LE FABULISTE.	123
I. Succès des Fables. Méditations au quai de la Ferraille. .	123
II. La société : le roi, les courtisans, le peuple. Florian démocrate.	127
III. L'homme : la morale de Florian.	167
CHAPITRE V. — LES DERNIÈRES ANNÉES.	209
I. Réception à l'Académie.	209
II. La Révolution ; Florian révolutionnaire ; empri- sonné ; délivré ; sa mort.	214
III. Hommages posthumes. Conclusion.	230

TABLE DES GRAVURES

	Pages.
Portrait de Florian, d'après Choquet.	4
Le château de Ferney.	21
<i>Le Bon Ménage</i> , d'après Gudin.	55
<i>Les Jumeaux de Bergame</i> , d'après Gudin.	69
<i>Numa Pompilius</i> , d'après Gudin.	95
<i>Le Singe qui montre la lanterne magique</i> , reproduction de Victor Alam.	163
<i>Le Lapin et la Sarcelle</i> , reproduction de Victor Adam. . .	187
<i>La Carpe et les Carpillons</i> , reproduction de Victor Adam. .	197
<i>Le Chat et le Miroir</i> , reproduction de Victor Adam. . . .	201
Portrait de Florian, reproduction de la Bibliothèque Na- tionale.	210
Frontispice, extrait de l'édition Briand de 1824, d'après Corbould.	227

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.



1938 562

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

08 77 72.02



a39003

002238326b

CE PQ 1983
.F6Z62 1888
CO2 CLARETIE, LE FLORIAN.
ACC# 1217234

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	05	14	07	02	10	5